

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXVII
47^{me} Année N° 1
Printemps 1984

193

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

Fondateurs :

Fernand Cros-Mayrevieille - René Nelli

Directeur :

J. Cros-Mayrevieille

Secrétaire :

René Piniès

Comité de rédaction

Claude Achard, Josiane Bru, Daniel Fabre, Urbain Gibert
Jean Guilaine, Jean-Pierre Piniès.

TOME XXXVII

47^{me} Année N° 1

Printemps 1984

RÉDACTION :

Les articles doivent être adressés à **FOLKLORE :**
« Maison Mot » 91, rue Jules-Sauzède - 11000 CARCASSONNE

Abonnement Annuel :

Prix de ce numéro	15 F.
— France	40 F.
— Etranger	55 F.

Adressez le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

UN CHARIVARI FOLKLORE GARONNE

TOME XXXVII - 47^e Année - N°1 - Printemps 1984

SOMMAIRE



Bernadette CHARTIER

Un charivari en Lot-et-Garonne ou l'histoire d'une dépossession.

Dominique BLANC

Coutume et modernité :

Un charivari dans la province de Caceres (Espagne).

Béatrice CLERGUE

Un charivari à Calmont dans les Pyrénées Centrales.

Dominique BLANC

Une chanson "Charivarique" du Pays de Sault.

Jean-François SAÏSSET

Un charivari à Trausse-Minervoises en 1925.

Bibliographie :

Via Domitia, n° 2, 1983

J.C Dinguirard "L'épopée perdue de l'Occitan" (Pierre Bergés).

Revue des revues.

BOLKLOB

1954



1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

1954

UN CHARIVARI EN LOT-ET-GARONNE *ou l'histoire d'une dépossession*

Ce charivari et sa genèse m'ont été racontés par une cousine aujourd'hui âgée de 80 ans. Sa voix tremblait d'une émotion et d'une passion intactes pendant qu'elle déroulait pour moi ces événements vieux de plus de quarante ans. Son récit n'est pas neutre puisque les héros de ce qu'elle a vécu comme une tragédie étaient sa mère, son père et la maîtresse de ce dernier.

Le lecteur comprendra donc facilement que je traiterai de confidences et que, par là-même, mon analyse sera influencée par une double subjectivité, celle de la narratrice et la mienne alimentée par l'affection et la sympathie. Je ne pense pas qu'un semblable parti-pris soit un handicap. En effet, quand un être a été immergé dans une culture, on peut admettre que ses propos en sont le révélateur fidèle.

C'est pourquoi, le drame relaté par Eva R. permet de comprendre les réactions d'une communauté devant l'infidélité caractérisée et ses mécanismes de défense face à l'horreur d'une mort volontaire.

Une mal mariée au destin tragique.

L'histoire commence comme dans un roman champêtre. Maria vient juste d'avoir 16 ans lorsqu'elle épouse Jean-Casimir plus âgé qu'elle de 11 ans. Tous deux sont domestiques dans la même ferme. Leurs patrons ont arrangé leur mariage, peut-être pour le plaisir de provoquer une union nouvelle, plus sûrement pour conserver auprès d'eux ces serviteurs dont le zèle leur est précieux.

Les deux jeunes gens se laissent faire sans penser que ce choix n'est pas leur choix. Maria est naïve, c'est encore une enfant. Toute son éducation ne l'a-t-elle pas préparée à la vie conjugale ? A 28 ans, Jean-Casimir estime qu'il est temps de prendre femme, de s'établir pour que sa vie en soit facilitée. Comment résister à la pression générale, qu'elle soit insidieuse ou carrément exprimée ?

Au bout d'un an, naît le premier enfant du couple, la narratrice. Maria est donc définitivement sortie de l'enfance et devient cette mère exemplaire qu'elle restera toute sa vie et dont le comportement sera loué par tous.

Il est très important de comprendre qu'elle est une femme de

devoir dont la conduite est conforme à ce que la communauté villageoise attend d'elle : modestie, discrétion, ardeur au travail, dévouement et même abnégation.

Le drame commence lorsque les époux enrichis par leur labeur et des héritages successifs « se mettent chez eux ». Jean-Casimir fait alors la connaissance d'une femme nommée Suzanne dont la famille « a fait de mauvaises affaires » et qui vit dans une relative pauvreté. Bien qu'elle soit très laide, de l'aveu général, il en fait sa maîtresse et impose sa présence intermittente à Maria au sein du foyer.

Pour celle-ci commence un long calvaire. Sa dignité d'épouse est bafouée au regard de tous. Dans un petit village, presque un hameau, tout se sait, surtout quand les amants s'affichent. Malgré l'estime qu'on lui porte, peut-être n'échappe-t-elle pas aux commentaires cruels et à la risée qui accompagnent d'ordinaire le courage. Elle supporte tout pour ses enfants auprès de qui elle se sent utile et comprise. Ils alimentent son stoïcisme et lui permettent d'affronter cette vie qu'elle a déjà en horreur. Mais ceux-ci finissent par se marier. Le vide de son existence lui apparaît, la conscience de sa solitude lui est insupportable. C'est pourquoi un jour, désespérée, elle se tue d'un coup de fusil de chasse. Le départ de ses enfants signe la fin de sa vie, mais non du tort qui lui est fait puisque la maîtresse de son mari, non contente de s'être implantée épisodiquement dans sa demeure, s'incruste dans la chambre funéraire et dit sans vergogne les prières des morts en compagnie ou à la place de la famille. Le suicide de Maria n'empêche pas l'enterrement religieux.

Son mari attend avec impatience que le temps coutumier du deuil soit écoulé pour vivre avec sa maîtresse contre l'avis de la grand-mère de la narratrice qui craint que « l'on passe noces ». Le mariage a lieu en 1943, quatre ans après le décès.

C'est la nuit des épousailles que s'est déroulé un charivari mémorable : la musique du Castela, un village voisin, s'est déplacée, on a sonné les cornes au marié, on a fait une jonchée et pendu dans les bois environnant des pantins « qui ressemblaient à des gosses ». On a fait se lever les mariés qui, bien que très vexés à cause de leur âge et de leur passé, ont payé le champagne, après avoir mangé le tourin.

Deux ans plus tard, une petite fille est née de ce couple déjà âgé, puisque le père avait dépassé la cinquantaine et que sa femme avait plus de quarante ans.

Éva, bien qu'elle n'aimât pas Suzanne, alla voir son père jusqu'à sa mort, mais elle ne put jamais se rendre sur sa tombe puisqu'il est enterré dans le caveau de sa seconde femme, ce qu'elle déplore vivement.

La communauté villageoise et le suicide.

« Entre la découverte de la mort et la croyance en l'immortalité, écrit Edgar Morin dans *L'homme et la mort*, il y a une zone de trouble et d'horreur. »

C'est bien de ce trouble et de cette horreur qu'il s'agit de se protéger le plus efficacement possible. La mort est ressentie comme un départ vers un monde mal défini en dépit des précisions apportées par les diverses religions. De même, le devenir personnel du défunt échappe à l'entendement de ceux qui restent. Son individualité leur apparaît comme un « egoalter » inquiétant parce qu'insaisissable.

Le mort est donc un danger, mais il est aussi un danger pour les vivants. Il est le double non purifié, capable d'aller et venir à proximité de ceux qu'il a quittés, capable de leur nuire s'il n'est pas pacifié. C'est pourquoi la tranquillité de tous est liée à son propre repos qu'il faut donc favoriser à tout prix. Cette menace et cette nécessité sont d'autant plus vivement ressenties que la fin de sa vie n'est pas considérée comme naturelle. On sait l'effroi causé par les morts violentes, meurtres ou suicides.

Dans la mentalité populaire, le destin posthume du suicidé est celui de l'âme en peine qui ne cesse d'errer et de chercher vengeance. Le suicide du bafoué est souvent interprété en lui-même comme un désir de représailles.

Ces considérations générales permettent de mieux cerner les réactions de la communauté villageoise au moment de l'annonce de la mort de Maria et dans les années qui ont suivi.

La stupeur première. L'annonce de cette mort éclata comme le coup de feu qui la donna. Elle fit scandale au sens biblique du terme car elle manifesta le Mal, un mal non contenu dans l'acte lui-même, mais dans la contradiction suivante : il était perpétré par une bonne chrétienne dont l'attachement aux commandements de l'église était connu. Or, on sait la virulence de la condamnation du suicide par le catholicisme. L'incompréhension et le doute vinrent ensuite. Si l'on se souvient que Maria s'était imposée à tous par son mérite et son courage, que son image de « sainte femme » forçait l'admiration et si l'on songe que sa mort tragique amplifiait sur l'heure cette idéalisation, on peut juger du hiatus constaté entre sa manière de vivre et le choix de sa mort. Pour citer une fois encore Edgar Morin, s'il est vrai que « le suicide... est le test exactement contraire du sacrifice », il est impensable qu'une personne dont toute l'existence a été sacrifiée ait pu s'auto-détruire. Si elle est arrivée à une telle extrémité, c'est qu'on l'y a poussée. Le souvenir du long « calvaire » qu'elle a vécu fait naître l'idée d'une mort à petit feu, d'une mort provoquée.

Il ne s'agit plus alors d'un suicide, mais d'un meurtre, d'une sorte de long empoisonnement de l'âme.

Le nom de la meurtrière est dans tous les esprits. C'est celui de Suzanne qui lui a enlevé son mari, contredisant en cela « la croyance en la monogamie » si répandue. Elle l'a niée dans la vie, mais elle la nie aussi dans la mort qu'elle lui dérobe, lui infligeant ainsi une double dépossession. N'a-t-elle pas le cynisme de dire pour elle les prières pour le repos de cette âme qu'elle a troublée, frustrant la famille et les amis de cet ultime service rendu à ceux qui s'en vont ?

Tant d'impiété, d'absence de scrupules, de remords, ce manque de crainte devant le cadavre ne révèlent-ils pas une familiarité de mauvais aloi devant la mort, une impudence de sorcière. D'ailleurs, n'est-elle pas un peu sorcière celle dont tout le monde s'accorde à dire que les charmes résident « uniquement sous ses jupes » et qui a pourtant détruit un ménage ?

Meurtrière ou sorcière, meurtrière et sorcière ? Simple supposition, mais les soupçons de sorcellerie ne sont pas rares dans la région comme le prouve cette autre histoire de jonchée qui m'a été rapportée par ma cousine :

« Une dame qui avait des vues sur un homme marié de son voisinage, avait organisé une jonchée devant sa maison, une jonchée composée de plumes. Arrivée devant la porte de ses victimes, elle s'était écroulée morte », tuée par une magie plus forte que la sienne...

Quoi qu'il en soit, si Suzanne était considérée comme la grande coupable, le village ne se sentait pas totalement innocent. Il avait laissé Maria s'enfermer de plus en plus dans son mutisme et son chagrin, il n'avait pas suffisamment essayé de combler le vide laissé par le départ de ses enfants. S'il est vrai, comme l'affirme Durkheim que « le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu », il ne pouvait que ressentir la défaillance de ses solidarités et son impuissance à raccrocher la délaissée à la vie.

Ce sentiment de culpabilité et ses corollaires, l'inquiétude et le désir de se racheter expliquent l'organisation du charivari, le soir du mariage.

Essai d'interprétation.

Dans cette région du Lot-et-Garonne, on sanctionnait fréquemment les entorses à la morale sexuelle et conjugale comme l'illustrent les deux exemples qui vont suivre.

Une jeune fille, P..., était enceinte de six mois à la date de son

mariage. Des personnes qui n'avaient pas été invitées, organisèrent une jonchée : sabots, souliers, galoches, cornes, petits berceaux étaient rassemblés pour proclamer sa faute. Il est vrai que d'autres, plus compatissantes ou peut-être se désolidarisant déjà de la coutume, avaient balayé la route avant le passage du cortège nuptial. Quelques traces étaient cependant restées sur le bas-côté, accusatrices.

Dès que l'on entendait parler d'un cocu, aussitôt, une procession carnavalesque était organisée. Un couple, qui n'était pas concerné, montait sur un âne et symbolisait la femme infidèle et le mari trompé, cela, bien entendu, au son d'une musique carnavalesque et selon un rituel burlesque. On prenait soin de donner du poivre à l'âne pour le faire péter. Ses pets énonçaient une sentence de mépris et tournaient en dérision une sexualité déviée.

Il est étonnant, dans ces conditions, que nul n'ait songé à organiser un charivari lorsque Jean-Casimir prit une maîtresse. Était-ce parce qu'aucune misogynie ne pouvait s'exercer contre Maria puisqu'elle n'avait commis aucune infidélité ? N'était-ce pas plutôt par compassion et respect qu'on n'avait pas voulu infliger à la famille un affront qui aurait rejailli aussi bien sur les innocents que sur les coupables ?

Il est à noter que ce charivari n'a même pas eu lieu, lorsqu'un an après le décès, les deux amants décidèrent de vivre ensemble définitivement. Cette absence de manifestation s'explique parce que nul événement marquant n'était venu encore sanctionner une situation qui durait depuis longtemps. D'ailleurs le temps légal du deuil avait été observé. Ce silence de la collectivité ne prouvait pas qu'elle avait perdu la mémoire des événements passés, mais simplement qu'elle se sentait impuissante à infléchir la réalité présente comme elle s'était sentie naguère incapable de prévenir le suicide de Maria. Il lui fallait donc attendre une occasion propice pour souligner qu'elle n'avait pas oublié. Cette occasion fut le remariage.

Dans « *Les Antibels* », adaptation théâtrale du roman d'Émile Pouvillon dont l'analyse met en lumière le sens et les mécanismes des rites de défense du groupe face aux morts négligés, un charivari a lieu, plusieurs fois répété, avant les noces. La situation est différente. Antibel, veuf de quarante-cinq ans, ne veut pas attendre la fin de la période de deuil pour épouser une jeune fille de vingt ans, Jane. Sa précipitation scandalise et inquiète la communauté qui garde cependant l'espoir de le faire changer d'avis. Le chahut, la chanson, les masques ont une valeur d'injonction et d'avertissement. L'inéluctable n'est pas encore consommé. Antibel s'entête et, après avoir affirmé sa virilité devant tous au cours d'une lutte dont il sort vainqueur, croit qu'il a conquis le droit de se remarier. Il s'aveugle en

refusant de comprendre que les jeunes gens ne voulaient pas seulement le mettre en garde contre la menace représentée par le choix d'une épouse trop jeune, mais qu'ils voulaient aussi lui rappeler de ne pas négliger dangereusement ses devoirs envers la Fabiane, sa femme morte de trop fraîche date. Dans *les Antibels*, le charivari annonce le drame, il en est le prélude, mais il constitue l'épilogue de l'histoire des infidèles dans le récit que je rapporte.

Ce qui unit les deux drames, le romanesque et le véridique, c'est la présence obsédante de la mort ou plutôt d'une mort. « Le mort, constate Edgar Morin, est un présent - absent ». J'inverserai plutôt les termes. La Fabiane et Maria sont des absentes - présentes. Elles sont dans la mémoire collective qu'impressionnent toujours les disparitions prématurées ou tragiques.

La Fabiane se manifeste à deux reprises. Au cours du charivari, elle apparaît sous la forme terrifiante de la Papôou, « un fantôme blanc à tête de squelette » dont « le suaire s'agite, les dents claquent » et dont « la silhouette, portée au bout d'une perche, s'allonge ou se rapetisse à volonté ». Pouvillon ajoute que ce simulacre en est « la commémoration satirique ».

La présence macabre, à ses côtés, d'un curé revêtu d'une « étole en papier noir, passémentée de larmes blanches et d'os en sautoir » attestent des menaces que les morts frustrés dans leurs droits font peser sur les vivants oublieux et impies. Les jeunes gens miment, pour l'empêcher, le retour maléfique de la morte.

La Fabiane ne surgit jamais directement. Nul ne voit son fantôme, nul ne l'entend s'exprimer. Si les jeunes gens mettent en scène son simulacre, elle emprunte, à la fin du livre, la voix de la Gate, la sorcière dont la familiarité avec les morts lui permet d'être possédée par leurs volontés, d'interpréter leurs souhaits et de faire entendre leur parole. Elle est vraiment la messagère de l'âme de la Fabiane, elle est la Fabiane elle-même. C'est pourquoi, l'épouvante saisit Antibel et Jane, Martril et Mette lorsqu'ils l'entendent crier : « La Fabiane t'en veut, Antibel ; La Fabiane se venge !... »

Pouvillon a su évoquer cette profonde crainte des morts qui hante la mentalité populaire en faisant répercuter par l'écho cette malédiction sans surprise qu'il commente ainsi : « Cette voix, qui descend sur eux du cimetière, ce n'est plus la voix de la Gate, c'est la voix de la Fabiane ; c'est la morte qui parle ».

Maria, elle, n'a pas de voix. Nul *armier* n'a transmis un message la concernant. Elle a toujours été résignée dans la vie. Peut-être est-elle pareille dans la mort. Mais le village se méfie. La religion lui a bien apporté ses secours, son viatique, mais on n'oublie que le

voyage du suicidé dans l'au-delà est plus aléatoire qu'aucun autre. On se souvient aussi du scandale de la veillée funèbre et on a peur qu'il y ait là motif à vengeance. C'est pourquoi on préfère prendre en main les opérations. Si on assume le souvenir, on écarte les risques. On se charge alors des représailles en organisant ce charivari qui présente tous les traits d'un exorcisme. Si les coupables ne sont pas punis en ce monde, du moins ne les laissera-t-on pas savourer leur « bonheur dans le crime ». Il faut qu'ils sachent que, si l'on ne peut empêcher leur union, leur faute n'en est pas pour autant effacée.

Cette jonchée qui conduit à leur domicile, on peut imaginer qu'elle parle de cimetière, de tombe mal refermée. Plus qu'un chemin de vie, elle jalonne un chemin funèbre. Elle rouvre une dernière fois les portes de la demeure des morts dont on a fait s'échapper les fantômes grimaçants que sont les pantins suspendus aux arbres et les remords discordants qui s'expriment par la cacophonie des cornes.

Ma cousine, quant à elle, a ressenti ce charivari comme une consolation, parce qu'il était une vengeance et une manière d'honorer sa mère une dernière fois. Elle avait vécu douloureusement la présence de Suzanne, la maîtresse, au chevet de sa mère morte, comme elle n'avait pas supporté des années plus tard que son père ne soit pas enterré dans le caveau familial. Elle a toujours l'impression qu'on lui a volé et son bonheur et ses morts. Quand je lui ai dit que j'allais publier l'histoire de ses parents, elle n'a opposé aucun refus et quand je lui ai proposé de modifier les noms, elle m'a répondu que c'était inutile, comme si l'absence de dissimulation était une manière de crier justice.

Pour conclure, je citerai une dernière fois Edgar Morin : « Le deuil exprime socialement l'inadaptation individuelle à la mort, mais en même temps, il est ce processus social d'adaptation qui tend à refermer la blessure des individus survivants ». Le charivari, quand il lui est associé, a lui aussi cette fonction, mais ce n'est pas la seule : il cautérise aussi celle des morts et leur permet de se dissoudre dans ce sommeil paisible qu'on croit être leur apanage. Il a besoin pour réussir d'une surdétermination, d'une débauche de signes à la fois sonores et visuels, d'une dramatisation « ostentatoire » qui a besoin des ténèbres pour chasser les ombres de la nuit.

Bernadette CHARTIER

Coutume et modernité

UN CHARIVARI

DANS LA PROVINCE DE CACERES

(Espagne)

Les revues d'ethnographie avaient coutume, au début de ce siècle, de transcrire des articles relevés dans la presse européenne apportant une information ponctuelle dans un débat ou une enquête en cours. Il n'est pas sûr qu'un retour à cette pratique soit inutile, comme en témoigne le document publié ci-dessous :

CE QU'IL EN COÛTE D'ÊTRE DIFFÉRENTE DES AUTRES (Rosa Montero, MADRID)

« Amparo Paramio a connu Juan dans son village, Galisteo. Étant l'aînée de cinq enfants, elle avait dû abandonner l'école pour aider sa mère : « je n'ai eu alors d'autre projet que celui de me marier, comme toutes les filles de mon âge ». Elle se maria donc en 1972 et partit à Pampelune. Six mois plus tard, Juan se tue dans un accident de voiture. Amparo était enceinte depuis peu... Aussi retourna-t-elle à Galisteo avec sa famille. Elle savait bien qu'elle devait porter le deuil. Mais elle était effrayée à l'idée de devoir porter le voile. « Tu ne veux pas sortir dans la rue sans voile », lui disait l'une de ses tantes, veuve elle aussi, « on va croire que tu as oublié ton mari » ! Et puis cette attente du village, cette surveillance étroite de son deuil, cette obligation tacite de faire pénitence... Tant et si bien qu'elle se mit en deuil. Vêtements noirs, bas noirs et bien sûr : le voile. Elle se rendait à la messe tous les jours, et les dimanches au cimetière. C'était là les seules sorties autorisées pour elle : tout écart aurait provoqué un véritable scandale. « Je me sentais tellement confinée dans la maison que je montais quelquefois sur le toit pour respirer un peu ». Elle dut porter le deuil ainsi pendant trois ans.

L'accouchement fut horrible. Le bébé ne vécut que sept heures. Il avait un mois de retard. « La mère est précieuse, mais l'enfant l'est plus encore ! », commença-t-on à murmurer dans le village. Amparo voulait fuir. L'occasion se présenta grâce à un cours d'aide-soignante à Plasencia. « Le premier jour de classe, nous sommes arrivées là-bas, ma mère en deuil, ma sœur

en deuil, et moi : en deuil, avec le voile... Mes compagnes m'ont dit plus tard qu'elles se demandaient ce que je venais faire ; elles pensaient que j'avais cinquante ans».

Ses parents se sont toujours montrés compréhensifs. Mais affronter le village était très dur. Elle obtint le permis de conduire et acheta une voiture : « Quelle honte, son mari se tue en voiture et la voilà qui en achète une », disait-on à Galisteo. Elle revint ensuite à Plasencia pour y suivre des cours. En seconde année, elle fit la connaissance de José, un garçon de Tolède, un dessinateur. Ils se mirent « ensemble ». Il y a six ans et cela dure encore. Les choses n'ont pas été faciles. José travaillait à Madrid, elle avait trouvé un emploi d'aide-soignante à Holguera, un village proche de Galisteo. Pendant six ans, ils ne se sont vus que pendant les week-end. Mais le pire commença en 1980.

L'année précédente, un socialiste, Samuel Herrero, s'était installé à la mairie. Les *campanillàs* recommencèrent alors. « Rends-toi compte, le maire franquiste s'opposait aux *campanillàs*, il les dispersait, ce qui fait qu'il y avait très longtemps qu'il n'y en avait pas eu. Je me souviens d'une seule, quand j'étais enfant, qui fut terrible ; ils avaient arraché les culottes de la fiancée... Mais depuis, rien ». Jusqu'en 1980. Une fille du village entretenait une liaison avec un homme marié de Plasencia. Elle fut la victime de la première *campanillà* des temps nouveaux. « Ce fut quelque chose d'affreux, tout le village y a participé, ils frappaient à la porte de la fille, ils lui criaient des insanités, ils lui ont cassé toutes les fleurs de son balcon... », raconte Amparo : « son père sortit en pleurant à la recherche du maire pour qu'il arrête ça, mais le maire avait fermé sa porte à clé et ne répondait pas. Parce que les *campanillàs* se font de très bonne heure ». Le lendemain matin, tout le village répétait la même chose : « la prochaine sera la tienne, Amparo... ». Alors Amparo et José écrivirent au Gouverneur Civil, un centriste, pour lui raconter la chose. Ils en parlèrent aussi à Samuel Herrero, un jour, dans le bar familial. « Ne te fais pas de souci, Amparito, comment te feraient-ils ça... », disait le maire sans y accorder plus d'importance. Mais les *cencerradas* continuèrent. Et elles comprenaient des couplets d'avertissement : « Amparo, Amparo no te vayas alegrando, que la tuya se viene acercando ! (Amparo, Amparo, ne te réjouis pas trop vite, ton tour approche !) ».

Au début du mois de juin, la nouvelle qu'Amparo était enceinte fit le tour du village. Dans la nuit du 18, Amparo, José

et la mère d'Amparo mangeaient une glace dans un bar du village. Il était plus de deux heures du matin. Ils se préparaient à sortir quand la mère entendit le tintement des sonnailles (*campanillos*). Ils sortirent en courant, montèrent dans la voiture stationnée en face du bar. Mais elle était bloquée par d'autres véhicules. « J'étais à bout de nerfs » dit Amparo. « Nous avons monté les vitres et ils nous ont entouré en jouant et en chantant, ils étaient environ trente ou quarante ; à cette heure-là, ils n'avaient pas pu en rameuter plus. Je ne sais pas comment j'ai pu manœuvrer pour sortir de là. Je n'ai pas pris le risque de sortir de la voiture parce que le but des *campanillàs*, c'est de tripoter la fille de haut en bas, jusqu'à lui enlever les culottes, comme à l'autre ». Et pendant ce temps : les sonneries (*el campanilleo*) assourdissantes, les paroles moqueuses : « les roues gonflées, on les pique, elles se dégonflent, José t'a vue dégonflée, il t'a planté la seringue »... Quand ils arrivèrent enfin à libérer la voiture, ils quittèrent le village et se dirigèrent vers le commissariat de Plasencia. Là, on leur dit que c'était l'affaire de la Garde Civile. Ils allèrent à la caserne.

Un gradé très aimable leur répondit que tous les hommes étaient en mission et qu'il ne pouvait envoyer personne à Galisteo, mais qu'il appellerait le maire le lendemain pour lui demander pourquoi il n'avait pas fait appel aux gardes municipaux. Amparo et José déposèrent une plainte et écrivirent une deuxième fois au Gouverneur Civil, remplacé depuis peu par un socialiste. Ce dernier ne leur répondit pas, mais il envoya une copie de la lettre au maire de Galisteo. Dans son texte, Amparo expliquait que le gradé de la Garde Civile avait promis de téléphoner au maire, « chose qu'il fit, la réponse du maire étant qu'on était venu lui demander la permission de faire charivari (*dar la cencerrada*), à quoi il avait répondu qu'il ne l'interdisait ni ne l'ordonnait... ». Quand Samuel Herrero reçut la copie de la lettre, il en parla à la mère d'Amparo : « il faudrait peut-être que ta fille m'explique pourquoi j'ai reçu une lettre signée de sa main où elle dit sur moi des choses douteuses... ».

Le village s'enflamma à la nouvelle de la requête. La vie devint un enfer. Les contradicteurs ne manquèrent pas à la famille d'Amparo, à ses frères, à ses parents ; « et je le dis tout haut, qu'elle est grosse... » criaient-ils, ou : « la pute est enceinte et elle accouchera très bientôt ». Le meneur du charivari (*el cabecilla de las cencerradas*) est séparé de sa femme et vit seul. Quand il lui arrive de ramener une femme au village, il réunit ses amis et s'autodédie une *campanillà* : « mais ce ne sont pas

des paroles insultantes, c'est une fête entre bons copains», dit Amparo: «ils l'ont fait il n'y a pas longtemps. Je crois que c'était un piège, qu'ils voulaient que nous y participions pour pouvoir s'en prendre à nous. Mais nous n'avons jamais mis les pieds dans ce genre de fête».

Voilà les faits. Des menaces: «je vais la tuer, je vais la tuer...», des insultes: «elle se prend pour qui, cette gosse, elle a bien cherché ce qui lui arrive, sinon elle serait partie du village ou elle se serait mariée», et la promesse d'une nouvelle *campanilla* sur son lieu de travail («j'ai dû me faire accompagner tous les jours à Holguera, de peur qu'ils ne lancent une voiture en travers de la route») et des pressions terribles sur toute la famille.

Amparo se trouve à Madrid, à l'heure actuelle. Elle est enceinte de sept mois et demi, en congé de maternité. Elle réclame 700 000 pesetas (40 000 F) de dommages et intérêts. Elle est allée voir la fille victime du premier charivari, celle qui avait une liaison avec un homme marié (de qui elle a un fils) pour lui demander de rejoindre son combat. Mais la mère de la fille s'y est opposée: «après tout ce que nous avons souffert, ma fille a passé un an sans sortir dans la rue, la grossesse et tout le reste, maintenant qu'elle recommence à sortir avec ses amis, nous ne voulons pas que tout le village se dresse encore contre nous...». Amparo a aujourd'hui trente-deux ans. Elle ne désire qu'une chose: être heureuse.»

*
* *

LES « CAMPANILLEROS » N'ONT PAS DE REMORDS (Rosa Rivas, MADRID)

« Je sortirais moi aussi dans le village pour y faire charivari (*tocando los companillos*), si je n'étais pas le maire», dit Samuel Herrero, 53 ans, ancien marchand de bestiaux qui partage son temps entre ses lourdes charges municipales et le travail de sa ferme de Galisteo. Herrero, élu en 1979 et réélu en 1983, — « je suis le premier maire démocrate de Galisteo », s'exclame-t-il avec fierté — est entré au PSOE (Partie Socialiste) peu avant d'accéder à la mairie après avoir flirté avec l'UCD (Centre Démocrate) et l'AP (Extrême-Droite) d'après ce que l'on dit dans ce village situé à 19 km de Plasencia (province de Caceres), près du confluent de l'Alagon et du Jerte, et qui compte plus de

2000 habitants. Ses principales sources de revenu sont le maïs, les piments et le tabac, cultivés sur des terres louées à de grands propriétaires.

« Nous avons des problèmes beaucoup plus importants que la *campanillà* », souligne Samuel Herrero qui veut à tout prix minimiser la chose, tout comme ceux qu'Amparo accuse d'avoir organisé le charivari (*la cencerrada*) en question. « Ici, il y a beaucoup de chômage, une forte émigration et peu de chose pour les jeunes », se lamente-t-il. Samuel est d'avis que l'« affaire d'Amparito » a été gonflée. Il nie le fait qu'un Chef de la Garde Civile ait pris contact avec lui : « Je n'ai entendu ni vu personne, pour la bonne raison que je n'étais pas dans le village cette nuit-là. Je sais seulement ce que m'ont raconté les gens du village et ceux qu'elle a accusés, ils n'ont pas dit des insanités, ils ont seulement fait charivari (*tocaron cencerros*) », s'excuse-t-il alors que les parents et les proches d'Amparo assurent qu'ils ont entendu la fille de Samuel dire à des voisins : « mais papa a dormi ici ».

« Si ce que dit Amparo est vrai, elle n'avait qu'à venir ici porter plainte pour scandale public, mais elle est passée par dessus la mairie, elle est allée directement au Gouvernement Civil (la préfecture). Le Gouverneur m'a envoyé une enquête officielle me demandant des informations sur les événements survenus ; la réalité c'est que... le charivari (*la campanillà*) est quelque chose que l'on ne peut prévoir. On sait qu'il se prépare, mais pas quand il va avoir lieu, et ici il n'y a pas de garde 24 heures sur 24 », dit le maire de Galisteo, qui assure n'avoir donné de permission à personne pour le charivari (*la cencerrada*) de la nuit du 18 au 19 juin, parce qu'il est convaincu de ce qu'un charivari (*una cencerrada*) n'est pas en soi — pas plus que les autres fêtes, comme les aubades — un scandale public et que, de plus, on ne peut pas prévoir si la chose va tourner au scandale. « Il n'y a pas de permission pour les scandales publics » dit-il d'un ton tranchant. Il insiste sur le fait qu'il n'a pu vérifier si les *campanilleros* faisaient du scandale puisqu'il ne les a pas vus... Il réaffirme aussi à propos de la dénonciation : « s'il n'y a pas une plainte en bonne et due forme pour scandale public, il ne peut y avoir de sanction pour les présumés coupables ».

Les visites successives d'Amparo et de sa famille n'ont pas suffi. « J'ai donné ma parole à la mère d'Amparito que, tant que je serais maire, on ne lui ferait pas de mal, mais je ne peux publier un avis ou proclamer au porte-voix : « il est strictement

interdit de faire charivari (*dar la campanillà*) à Amparito». L'édile qui n'a jamais été charivarisé (*a quien nunca han corrido una cencerrada*), mais qui a participé à plus d'une, ne cache pas ses préférences : « je suis d'accord pour qu'on fasse charivari (*a mi me va lo de las campanillàs*) », dit-il, approuvé par de nombreux habitants qui savent bien que « le maire aime aussi les plaisanteries ». Car les *galisteños* estiment que le charivari (*la campanillà*) est avant tout une plaisanterie, qui peut être pénible, mais « que l'on oublie le lendemain, et puis c'est tout ».

Il y a sans doute des gens qui n'oublient pas facilement, surtout quand, par intermittence pendant trois ans et sans discontinuer pendant une semaine, la plaisanterie s'éternise. Aurelio et Mario, les parents d'Amparo Paramio, propriétaires d'un bar à Galisteo, ont dû écouter des allusions sur leur fille qui ne leur flattaient pas particulièrement les oreilles. Ils ont supporté l'orage, serrant les poings et se mordant la langue « pour ne pas répondre aux provocations et ne pas nous rabaisser devant eux ». Il semble que maintenant les choses soient rentrées dans l'ordre. Les échos verbaux des sonnailles se sont tus, mais « après le charivari (*la campanillà*), nous avons vécu huit jours de cauchemar avec les insanités que l'on nous lançait par pure insolence », explique la mère d'Amparo. Elle était dans un autre café du village, tenu par l'un de ses cinq fils, quand les *campañeros* firent leur apparition : « les meneurs ont recruté des jeunes, qui se sont joints à eux parce qu'ils avaient bu et avaient envie de faire la noce, parce qu'à la vérité, les jeunes ne voient pas tout ça d'un bon œil ». Sur ce dernier point, les *galisteños* ne sont pas d'accord. Un compagnon du maire — satisfait par ailleurs, de ce que le village soit « libéral, que nous ne nous occupions des affaires de personne, il y a plusieurs mères célibataires et des couples « associés » (*arrejuntados*) et on ne leur dit rien » — est d'avis que les charivaris (*cencerradas*) sont inoffensifs et qu'on les pratique encore dans de nombreux villages des provinces de Cáceres et de Salamanca, bien qu'« ils disparaissent d'eux-mêmes ». Pour Chani, 19 ans, mariée et mère d'un enfant d'un an, les jeunes de Galisteo sont néanmoins partisans de la perpétuation de la coutume respectée par leurs ancêtres de « faire charivari (*dar la campanillà*) à qui le mérite ». Elle-même, réputée bonne chansonnière (*coplera*), a participé à celui d'Amparo, « pas pour se moquer d'elle, pour passer un bon moment », mais elle assure que l'on n'a pas fait de chansons.

Chani (Sebastiana Garcia) est l'un des sept « meneurs de la sauvagerie » (« *cabecillas de la salvajada* ») dénoncés par Amparo

Paramio : Vicente Barco, Alvaro González et sa femme Clementina, Carlos Sánchez, Monserrat Gutiérrez et José Garcia avec sa femme. Vicente Barco, qui a été ouvrier agricole chez le maire et qui, il y a quelques semaines, se promenait dans le village avec une fille d'un « club » voisin suivi par ses amis *campanilleros* — il a subi plus de sept charivaris (*cencerradas*) — s'est converti en accusé/accusateur. Il répète à qui veut l'entendre qu'il ne se repent pas du charivari (*campanillà*) d'Amparo, qu'il a attaquée pour insultes et tentative d'écrasement. Le chauffeur de taxi Alvaro González ne se repent pas de la blague, lui non plus. Il était veuf quand il a épousé Clementina, de qui il a eu huit enfants. Il a subi le charivari (*la campanillà*), le plus retentissant de la région. Comme Clémentine, il dit que la fête doit continuer et que « tout le monde doit la supporter », malgré les attouchements et le fait que l'on moleste la fiancée, en la promenant sur un char dans tout le village, comme autrefois, parce que ce sont les choses de la vie (« *son cosas de la vida* »). Ainsi l'une de ses filles a subi avec joie le charivari (*la cencerrada*) dirigé contre elle. Elle épousait un policier, veuf, le vacarme (*jaleo*) traditionnel était de rigueur. Veuf et jeune fille, garçon et veuve, séparés qui reviennent ensemble, sont des cas qui exigent le charivari (*cencerrada*) du pays de Caceres.

Le chauffeur de taxi et Clementina disent avoir seulement suivi « les bras croisés » la procession du charivari (*cencerrada*) d'Amparo qu'ils accusent d'ailleurs d'avoir participé autrefois à des événements semblables. « Elle fait ça maintenant par vanité. Cette femme est mal vue de tout le monde à Galisteo, mais les gens ne veulent pas avoir d'histoire avec sa famille », disent-ils.

« Ce n'est pas une raison pour se fâcher », déclare la femme de José Garcia dans leur bar, *Los Emigrantes*, où l'on suppose que le charivari (*campanillà*) a été préparé et où le commentaire des événements est désormais à l'ordre du jour. Ceux qui se considèrent comme offensés par l'attitude d'Amparo s'y réunissent. Attitude que « le village a très mal prise parce que ce n'était pas une fête offensante, vous, dans les villes, vous la voyez comme ça, mais un village est un village ». Par dessus le marché, il y a la question d'argent. « Amparo nous a mis en cause dans sa plainte parce qu'elle pense que nous avons du fric ; elle se met le doigt dans l'œil si elle croit qu'elle va nous soutirer de l'argent comme à son mari, pour sûr qu'elle ne se remarie pas pour continuer à toucher sa pension de veuve », dit José Garcia, approuvé par ses compatriotes. « Vicente, lui, a

bien participé au vacarme (*llevó los campanillos*), mais les autres, nous étions spectateurs. On était trente. Si ça n'avait pas eu lieu à l'aube, il y aurait eu tout le village. Amparo voudrait que nous nous excusions, mais nous n'avons pas à nous repentir, parce que nous n'avons rien fait. Il n'y a jamais eu de plainte contre les charivaris (*campanillàs*) de Galisteo : pour qui elle se prend, celle-là, pour s'opposer à l'une de nos vieilles traditions, du quinzième ou du seizième siècle ? »

*

* *

Sur la page de gauche : un couple marche dans les rues de Madrid. La trentaine souriante, vêtements amples, pantalons bouffants de la fille ; l'image type du couple de citadins modernes (« progrès » comme disent les Espagnols). Sur la page de droite : quatre consommateurs au comptoir, de trois quarts, légèrement débraillés, légèrement goguenards ; quatre hommes dans un café de village. En médaillon : le maire, souriant. L'opposition des deux images redouble l'opposition des titres. A gauche : « Ce qu'il en coûte d'être différente des autres » ; à droite : « Les "charivariseurs" n'ont pas de remords ». La disposition des deux pages « SOCIÉTÉ » du grand quotidien *EL PAIS* du dimanche 21 juillet 1983 ne s'embarrasse pas de nuances. D'un côté, la modernité ; de l'autre : la coutume. Le journal a dépêché deux enquêtrices pour rendre compte d'une polémique suscitée par un charivari dans le village de Galisteo, province de Caceres. Si l'une d'entre elles s'est bien rendue sur place, l'autre s'est contentée de reconstituer les faits à partir d'un entretien avec la victime, et plaignante, à Madrid, dans les locaux du journal. Le décalage dans le traitement de l'information est en lui-même une information, peut-être la principale. Dans l'Espagne politiquement « libéralisée » que souhaitaient les lecteurs d'*EL PAIS*, les pesanteurs du passé s'opposent encore à la liberté individuelle à travers une atteinte au droit à la vie privée. D'un côté, la relecture des signes de la pression villageoise comme autant de signes de répression par un individu victime de la coutume. De l'autre, la duplicité des défenseurs de cette dernière : si le premier discours est pris à son compte par la journaliste, le second est sans cesse confronté aux informations recueillies par ailleurs et qui le démentent. Cette mise en scène journalistique en dit long sur l'enjeu du charivari lui-même.

La fin du franquisme a donné le signal du retour des fêtes et des manifestations « coutumières ». Cette renaissance est porteuse d'ambiguïté : l'autorisation des sanctions collectives de comportements individuels ne peut que manifester les tensions suscitées par les transformations de la société dans le domaine des « mœurs ». La notion de liberté devient un enjeu qui brouille les prises de position politiques. Un compagnon du maire se réjouit de ce que le village soit « libéral », respectueux des unions non-institutionnalisées. Il constate même que les charivaris, parce que liés aux anciens modes de vie, meurent d'eux-mêmes. C'est peut-être sur un autre terrain que la violence de la coutume trouve sa motivation. L'émigration est importante à Galisteo, les jeunes poursuivent leurs études hors du village, les contacts avec l'extérieur se multiplient. Les protagonistes y insistent : vivre au village ce n'est pas se conformer strictement à l'ancienne morale, c'est accepter que les écarts encore perçus soient validés par la manifestation collective de l'ancienne sanction. D'où les charivaris organisés par les victimes elles-mêmes et leur prise en charge par des couples installés au village. Que la simple annonce d'un charivari futur ait pu provoquer une plainte auprès du Gouverneur a redonné à la « coutume » la violence de la sanction. Appartenir au village c'est aussi « supporter la coutume » ou accepter de régler les conflits entre soi : les deux formules ayant tendance à devenir équivalentes.

Dominique BLANC

UN CHARIVARI A CALMONT DANS LES PYRÉNÉES-CENTRALES*

Ce charivari s'est déroulé en août 1981, à Calmont. Je n'en ai pas été le témoin, mais plusieurs récits spontanés ou provoqués m'en ont été faits. Depuis une quinzaine d'années, je passe une partie de mes vacances dans ce village où ma belle-famille est très connue car les hommes d'au moins trois générations ont exercé, là, le métier de forgeron. Cette situation m'a permis une relative intégration, m'a donné la possibilité de comprendre de l'intérieur le déroulement de cet événement. Mais, comme le village n'accepte jamais tout à fait ceux qui viennent d'ailleurs, ma position d'étrangère m'a conduite à l'observer de loin, comme à distance, et d'en tirer des conclusions qui étonneraient les protagonistes de cette histoire, si elles parvenaient jusqu'à eux. Le récit parle par lui-même. C'est donc lui qui m'a inspirée, lui, mais aussi ma connaissance particulière du tissu villageois. Ce charivari m'a paru être l'expression d'un monde disloqué ou, plutôt, sa révélation. Il s'est imposé à moi comme une chasse et comme un théâtre, comme une recherche de pouvoir et un aveu d'impuissance.

Le récit proprement dit :

— LES VICTIMES : une jeune fille de 22 ans, Françoise... Elle appartient à une famille dite « bourgeoise » et « respectable », très anciennement implantée au village. Son père est directeur d'une école privée du département et elle-même travaille dans l'enseignement libre.

Un homme de 41 ans, Paul, divorcé depuis peu et père de deux enfants. Il est l'enfant naturel d'un ouvrier étranger.

Ils se connaissent depuis toujours, mais tout les sépare : la différence d'âge, le divorce de Paul, la religion et même la politique.

Leur amour naît ou se développe au cours des rituelles et quotidiennes parties de pétanque estivales qui se déroulent sur « le pré commun », haut lieu de sociabilité, seul espace ouvert où le possible

* Les noms de lieux et de personnes ainsi que certains détails ont été changés, seul le « mécanisme social » du charivari est intégralement analysé.

puisse s'incarner, mais aussi espace cerné, circonscrit par le regard d'autrui, regard des joueurs, des spectateurs et surtout regard du père. Il ne m'a pas été possible de savoir qui avait découvert cet amour qui a fait scandale et a tant alimenté la rumeur publique. Peu importe, d'ailleurs, puisque le village n'avait qu'une voix pour s'étonner et désapprouver. Au début, était la rumeur... Le charivari commence avec elle. Il est son enfant. C'est pourquoi, elle m'apparaît comme motrice, première.

— LES ACTEURS : Les bruits qui courent appartiennent à tout le monde sans être à personne. Un groupe s'en est alors emparé, un groupe que j'hésite à qualifier de jeune puisque l'âge de ses membres s'échelonne de 25 à 40 ans. Il est vrai que la jeunesse se prolonge dans le célibat ou se « retrouve » dans le divorce et l'absence de femmes. Une société virile de cultivateurs, d'éleveurs, d'ouvriers carriers, mais aussi de travailleurs urbains, à laquelle s'ajoute même un enseignant, a senti le parti qu'elle pouvait tirer de cette nouvelle scandaleuse et a aussitôt décidé d'organiser un charivari, sous l'impulsion d'un meneur, le futur gendre de la famille la plus hospitalière et la plus populaire du village qui n'a pas accepté sans réticences, tant sa crainte était vive d'un combat inégal et inhabituel contre une richesse, une instruction, qu'elle détestait tout en les admirant.

Paul et Françoise, au courant des mœurs locales et peut-être avertis secrètement, ont décidé d'offrir une tournée générale pour prévenir le mal. C'est au moment où ils semblaient avoir évité le pire en sacrifiant à la tradition qu'ils ont commis, par une connaissance insuffisante de la géographie mentale du village, une maladresse qui devait leur coûter cher. En effet, ils ont invité à boire des gens qui n'auraient jamais songé à empiéter sur leur « vie privée » et ont oublié trois hommes qui sont reconnus, par leur contribution au travail, comme membres de la communauté de laquelle ils sont pourtant exclus lors des festivités et des amusements. Deux d'entre eux sont frères et vivent dans la rue « d'en bas », la moins conviviale, le cœur du village battant dans la rue « d'en haut ». Le troisième vit à la périphérie du village. Sa famille a mauvaise réputation. Ils sont désignés comme « voleurs » depuis des générations. Tous trois, vexés de voir leur isolement confirmé par cet oubli, ont décidé de se venger en reprenant à leur compte l'idée abandonnée de ce charivari.

— LE DÉROULEMENT : Un soir, munis de bidons, d'un escargot marin, d'un clairon, d'instruments de cuisine, ils gravissent la colline qui domine le village et font éclater la discordance et la cacophonie

de leur musique. En bas, la partie de pétanque traditionnelle est troublée. Personne n'a besoin de traducteur. Tout le monde sait de quoi il s'agit, tout le monde, sauf le père de Françoise qui demande naïvement : « Mais pour qui donc est ce charivari ? », provoquant ainsi l'hilarité générale, hilarité rentrée, cela va de soi, compte tenu de la prudence qui commande à tous les rapports villageois.

Le lendemain, Paul est contraint d'avouer au père de Françoise la réalité de leur liaison. Ce dernier réagit très mal et refuse d'adresser la parole à sa fille. Cependant, les amoureux y gagnent : ils ne sont plus obligés de se cacher. C'est, pour eux, un soulagement. Dans un premier temps, ils ont vécu au grand jour, mais petit à petit, leurs sentiments se sont effilochés, sapés par leurs différences, leurs divergences trop souvent sans doute exprimées dans le regard et les remarques des autres. Puis la rupture est venue. Leurs routes se sont séparées et leurs destins inversés puisque Françoise a obtenu la place que Paul convoitait à la mairie. Paul maintenant continue à travailler au village mais il n'a de cesse de le fuir et c'est ce qu'il fait en accompagnant dans ses tournées un chanteur de seconde zone sur qui il a transféré son affection.

Un monde disloqué.

Le point de départ de ce charivari obéit à un schéma classique. Évidemment, ce n'est pas le remariage d'un veuf qui l'a provoqué. De nos jours, le divorce et le concubinage s'étant sinon banalisés, mais au moins répandus, même dans les villages les plus reculés, ils ont focalisé sur de nouvelles situations l'attention de la communauté villageoise. L'évolution générale des mœurs n'a pas altéré une sensibilité très vive à toute manifestation de l'anormal, de ce qui est perçu comme anti-social. Ni la perception des faits ni la forme du charivari n'ont changé. Seules, les mentalités se sont adaptées à ces unions d'un type nouveau.

Si l'on se penche sur les charivaris qui ont eu lieu à Calmont, ces quinze dernières années, on constate que la plupart d'entre eux ont eu pour cibles des liaisons extra-matrimoniales dont l'un des protagonistes pouvait être marqué par le veuvage, mais non obligatoirement. Ceux qui m'ont été racontés concernaient :

— Un ménage à trois de retraités : La femme dont le tempérament, disait-on, ne s'était pas « calmé avec l'âge », vivait avec son mari et son amant ;

— Une veuve, mère d'une nombreuse famille, s'est associée avec un homme de son âge, mais étranger au village ;

— Une femme qui avait quitté son mari pour un autre ;
— Deux personnes âgées qui avaient décidé de finir leur vie ensemble, sans passer devant le maire. Il faut noter que cela s'est passé dans le village voisin, mais que toute la contrée a été mise au courant. En effet, une amie qui revenait d'Andorre dans le car qui établit la liaison régulière a été témoin de l'hilarité générale qui a secoué les voyageurs, tous des autochtones, quand une passagère a commenté cet événement.

Cette unanimité dans la dérision montre bien à quel point le charivari est encore vivant.

L'examen de ces cas précis incite à penser que seule l'anormalité des rapports attire la réprobation, d'autant plus qu'il ne viendrait jamais à l'idée de personne de « chahuter » des jeunes vivant en union libre, ce qui du reste est fréquent : celui qui a, le premier, imaginé le charivari contre Paul et Françoise fait partie de cette catégorie.

C'est la notion d'écart qui semble le mieux définir ce phénomène toujours vivace et particulièrement : l'écart d'âge. Il est évident : l'un est deux fois plus âgé que l'autre. C'est ce qui a frappé de stupéfaction le village tout entier et l'a fait supputer sur les chances de succès du couple pendant aussi longtemps. Une telle attraction ne peut se comprendre que comme la traduction d'une certaine « anormalité sexuelle ». Mille soupçons se sont formés et ont alimenté la rumeur. On a surtout parlé de Françoise en sous-entendus sybillins. Combien de fois ne m'a-t-on pas répété : « Ah » je sais des choses... ça ne m'étonne pas... Je ne les dirai pas car ce sont des on dit »... ? Une fois pourtant, un de mes interlocuteurs est allé jusqu'à préciser : « Un tel l'a vue en train d'embrasser M..., je te dis que ça ». Pour comprendre combien ses appétits paraissaient démesurés, il faut savoir que M... est un agriculteur connu pour ne pas avoir de testicules. Dans cette transformation de Françoise en ogresse, on peut voir une conséquence d'une misogynie bien enracinée chez tous et d'une sexualité difficile à vivre puisqu'on est tenu, dans la société virile, de l'assumer dignement par des comportements conformes à l'usage et qu'il faut cependant l'exhiber pour que personne n'en puisse douter.

Dans « *La maison de Bernarda Alba* », Garcia Lorca exprime bien cette ambiguïté. La Poncia raconte à sa maîtresse les débordements érotiques de Paca la Rosera avec des hommes. Écoutons-les parler :

Bernarda :

« C'est la seule femme malhonnête que nous ayons au village.

La Poncia :

Parce qu'elle n'est pas d'ici. Elle vient de très loin, comme d'ailleurs, ceux qui sont allés avec elle. Les hommes d'ici ne sont pas capables de faire cela.

Bernarda :

Non, mais ils aiment le voir et le commenter, et ils s'en pourlèchent. »

Tout est suggéré dans ces quelques propos : les hommes du village sont, certes, des voyeurs, mais ils sont incapables d'agir si vilement. Le mal ne peut venir que d'ailleurs.

L'Étranger.

C'est celui qui vient de loin et qui, quoi qu'il fasse, demeure marqué par son origine mystérieuse. Paul en est un puisque son père naturel est un ouvrier catalan venu chercher du travail dans la région. Il n'a jamais pu s'assimiler totalement, et pourtant il en a réparé des toitures, répondant à chaque appel !... Il n'a jamais ménagé ses peines pour la communauté. Il s'est même occupé de la fête locale, ne mesurant pas ses efforts pour la rénover, la rendre plus attrayante. A ce propos, il est intéressant de noter que les « étrangers » ont plusieurs fois tenté de s'intégrer par le biais des festivités. Plusieurs d'entre eux ont participé au comité directeur, se sont occupés de la trésorerie, de l'organisation des réjouissances. Mais le fait de provoquer le plaisir, la curiosité n'est pas un sésame, mais plutôt un service qui suscite une reconnaissance passagère. Ce n'est d'ailleurs pas l'organisation qui définit la fête, mais bien la connivence et l'intimité. Quoi qu'il en soit, tous les promoteurs non autochtones ont dû s'éloigner.

Paul et Françoise ont toujours été maintenus à distance, lui, à cause de son origine, elle, à cause de son aisance matérielle. Il est donc normal qu'ils aient méconnu la géographie mentale du village et qu'ils aient commis la bavure de ne pas inviter les trois auteurs proprement dits du charivari que j'aurais tendance à appeler des « semi-étrangers ».

En effet, non seulement ils vivent aux périphéries du village, mais ils sont contraints de parfaire leurs revenus en travaillant à Saint-G. où à l'extérieur. Ils savent qu'ils sont marginaux, mais qu'on les oublie aussi publiquement, qu'on les outrage parfois en leur rappelant la blessure dont ils souffrent en secret. C'est bien parce que le camouflet leur a été infligé par des gens non assimilés au village, mais au contraire unanimement réprouvés qu'ils ont le courage de réagir. Ils savent que leurs actes ne seront pas blâmés

puisqu'ils répondent à l'attente de tous, attente frustrée par la tournée générale. Et puis, la communauté ne comprend-elle pas qu'on soit prêt à tout pour devenir un de ses membres ? Le charivari la flatte, la glorifie. C'est ce qui le légitime. Mais, plus que la fête, le charivari est un laissez-passer, une naturalisation. Ces hommes qui, un soir, crient « J'existe ! » n'existeront que le temps de leur cri et retomberont dans leur situation ambiguë. Le village peut apprécier, applaudir même, mais il ne les sacre pas héros. Ces héros, il les choisit, il ne se les laisse pas imposer.

L'écart entre l'être et le paraître.

Le héros villageois ne peut donc venir de l'extérieur ni des confins. Il est une émanation de la collectivité, celui qui en incarne tous les traits, comme à travers un miroir grossissant, celui en qui elle se reconnaît et dont elle admire la démesure du comportement. Mais je ne connais pas de héros vivants, je ne connais que des prétendants à ce titre : quelques petits-fils tentant d'égaliser la réputation de leur grand-père et échouant au moins partiellement. Les êtres hors du commun font peur et la communauté se défend en leur refusant le titre convoité. Il me semble que cette attitude s'explique par une ambivalence naturelle : le goût de l'exhibition allié à celui du secret. On déteste le secret chez les autres, mais soi-même on le protège. Inversement, on se garde de s'exhiber, mais on est toujours à l'affût de ce qui se passe ailleurs. Il me semble que cette ambiguïté éclaire le sens de ce charivari. En effet, si l'on veut bien se souvenir du soin apporté par la famille de Françoise à afficher son honorabilité, sa supériorité même, et si l'on garde présent à l'esprit que toute collectivité, pour exister, a besoin d'un minimum d'homogénéité, on mesure l'étendue de l'humiliation de tous ceux qui se sentent inférieurs, c'est-à-dire de la majorité. Au village, la lutte des classes existe, mais elle ne s'avoue pas. Elle affleure parfois. Ainsi ai-je vu une quinzaine de personnes rassemblées dans un foyer ami, vibrer aux injustices dont a été victime Jacquou le Croquant. Tous avaient le sentiment d'être des manants et tous communiaient dans la haine des privilégiés et dans la satisfaction de constater que les privilégiés étaient souvent les masques de la corruption. La famille de Françoise représente de manière affaiblie, mais réelle, cette situation. C'est pourquoi, la découverte de sa liaison a été ressentie comme une aubaine. Elle prouvait qu'il n'y avait pas de « gens bien » — Les façades bien crépies des maisons cachent parfois des lézardes. On est bien payé du mépris que l'on a subi lorsqu'elles apparaissent au grand jour.

Un des buts de ce charivari était donc de faire voler en éclat

l'apparence mensongère. Cette famille n'était pas comme il faut, mais elle le cachait. Elle ne l'est toujours pas, mais elle ne peut plus le cacher. Ses « vices » sont devenus publics. On ne peut plus parler de fausseté, mais seulement de scandale. C'est une victoire appréciable.

On voit donc que c'est tout un système de failles qui permet le retentissement du charivari. Qui dit faille, dit faute, manque, punition, nécessité de combler... Qui dit faille, dit aussi possibilité d'échappée, d'expression. Or, la société villageoise close, régie par des lois de communication restrictives et stéréotypées ne permet qu'en des cas bien limités la libération du non-dit, du « sauvage ». Ses propres zones d'ombre la menacent. Elle les tait, les bride, sauf si la « noirceur » des autres lui semble suffisante pour cacher leur émergence. Alors, la politesse prudente cède la place à l'agressivité, à « l'instinct de mort » déguisé, bref à la chasse, et pour moi, le charivari est bien une chasse.

La chasse.

Au village, le travail est la grande valeur à laquelle on sacrifie obligatoirement, même si l'on éprouve le besoin de pester contre elle. « Le travail ne lui fait pas peur, il ne manque pas de courage », entend-on dire couramment de quelqu'un que l'on estime. Ne pas rechigner à la besogne équivaut à une sorte de consécration au moins partielle. Contribuer au bon fonctionnement des rouages sociaux préservant l'harmonie apparente des relations, attire aussi un autre type de compliment. Mais il est évident que ces comportements sont à la longue contraignants et épuisants. Des moments de répit s'avèrent nécessaires. La détente retrempe les énergies... Je dis répit, détente, mais non repos. Les temps vides, les temps morts n'existent pas. Il y a temps pour tout, mais il n'y a pas temps pour rien. C'est pourquoi le divertissement est roi quand le travail ne l'est plus. Et le travail ne l'est plus lors des différentes fêtes religieuses presque complètement désacralisées, mais conservées lors des veillées hivernales quand elles ne sont pas supprimées par la télévision et plus encore lors des interminables soirées d'été.

L'amusement prend le plus fréquemment le visage de la facétie. La facétie n'est pas gratuite : cela lui enlèverait son charme. Elle n'est pas innocente non plus, même sous les dehors de la gaieté. Elle attaque, protégée par la verve et le sens de l'humour que chacun est supposé avoir. Elle met parfois en doute la qualité et la quantité du travail accompli, ce qui prouve que ce dernier est un absent toujours plus ou moins présent. Elle prévient toute plainte sur la médiocrité des revenus. Mais sa cible privilégiée c'est la virilité des participants

que l'on se plaît à mettre en doute, ce qui provoque une émulation dans les récits d'exploits destinés à la mettre en valeur. Ainsi, je me souviens des quolibets adressés à un éleveur célibataire et obèse accusé de préférer ses vaches aux femmes ou de soupirs et de condamnations maintes fois répétées lorsque le vacarme de veillées animées empêchait les voisins de dormir : « Je n'ai jamais compris comment on pouvait s'endormir alors qu'on a une femme dans son lit. Ah !... moi, dans ces cas-là ». Ce ne sont là que plaisanteries verbales, mais la facétie peut carrément virer à la scatologie, comme le soir de la fête patronale de cette année, où trois célibataires avaient souillé les bancs publics que les gendarmes les avaient obligés à nettoyer à l'heure de la messe, après une plainte vraisemblablement due à Paul, responsable des festivités et qui avait privilégié la bienséance au détriment de la violence libérée et acceptée par les villageois, ajoutant à son front une nouvelle marque d'infamie. Un soir d'été, aussi, le groupe s'était caché dans l'étable où l'éleveur obèse dont j'ai parlé plus haut avait l'habitude d'accomplir ses besoins naturels. L'un d'entre eux l'a photographié en train de forcer et, ensuite, de sourire béatement, sa besogne accomplie. J'ai vu moi-même ces photos. Cet homme est d'ailleurs l'objet de facéties constantes, parfois cruelles et qui me font penser à cette sentence de Lanza del Vasto : « le rire est la danse du scalp ». Une nuit, ses camarades habituels s'étaient mis d'accord avec un étranger installé depuis peu au village, mais qui connaissait un semblant d'intégration grâce à ses forfanteries et à la présence des armes qu'il exhibait sans cesse, prétendant s'en servir. Ils s'étaient mis d'accord avec cet homme nommé le « shériff » pour lui faire croire que ce dernier voulait sa mort. Ils ont parcouru le village en tirant des coups de fusil en l'air. Le malheureux terrorisé avait fini la nuit barricadé dans son étable.

Ce contexte de plaisanteries permet de prendre la mesure de la violence contenue au point de devoir obligatoirement exploser un jour ou l'autre. Il montre aussi qu'on ne peut s'amuser sans tête de turc. Le romancier autrichien Thomas Bernhard dans « *L'Origine* » a bien démontré ce mécanisme. N'affirme-t-il pas que « la société en tant que communauté n'a point de cesse jusqu'à ce que l'un parmi beaucoup ou parmi un petit nombre soit choisi comme victime et à partir de ce moment devienne toujours, à toute occasion, celui que le doigt de chacun désigne et transperce ». Et il ajoute que « c'est dans le domaine de la moquerie et des sarcasmes qu'elle est la plus inventive ». Ce qui s'applique à Calmont, à cette restriction près : ici, ce n'est pas toujours et à toute occasion que l'on décharge son agressivité sur un même individu. Le bouc-émissaire change selon l'humeur et les circonstances et ce changement préserve ainsi la cohésion du

groupe qui survit malgré les conflits qui le traversent. L'essentiel est que l'agressivité trouve un objet sur lequel se décharger, une proie.

Il est remarquable d'observer que tous les hommes qui ont participé à quelque degré que ce soit à ce charivari sont des chasseurs invétérés qui battent la campagne à l'affût des palombes ou des lièvres et sangliers. D'ailleurs, c'est la société virile qui a conçu l'idée du charivari et l'a mis en place. L'une des victimes en était une femme. Victimes ou proies, Paul et Françoise ? Les deux, c'est sûr... Mais tout dans cet événement fait penser à la chasse, et même à une chasse sauvage.

En effet, si le « meneur » ne hantait pas les collines boisées environnantes parce que son projet avait été désamorcé par la tournée générale, les trois oubliés s'étaient réfugiés sur ces hauteurs à la fois ravagées par diverses extractions de pierre et recouvertes par la forêt et les pâturages. Ils n'étaient pas sans rappeler ces « chasseurs noirs » dont parle Pierre Vidal-Naquet qui allaient conquérir leur droit de cité à Sparte aux lisières lointaines et cela la nuit. « La chasse, écrit-il, est complètement liée à l'agros, c'est-à-dire à l'au-delà des champs cultivés... Elle est tout entière du côté du sauvage... de la nuit ». A Calmont, elle est liée au pré commun où continue à se dérouler la vie policée. Elle lui est d'autant plus liée, que les victimes s'y trouvent, comme éclairées par les projecteurs réels.

Elles n'y ont pas été dirigées comme dans une chasse à courre, mais leur marge de liberté s'y est trouvée brusquement réduite, rognée par la rumeur. Le cercle protecteur n'est devenu qu'un centre quand l'hallali a résonné des hauteurs. Elles sont devenues à la fois point de mire et cible atteinte. Il n'y a cependant pas eu de mise à mort, si ce n'est celle du secret. L'humiliation des orgueilleux, la publicité donnée à leurs actes, la quête d'intégration des « oubliés », le rappel de leur existence à la mémoire collective sont les seules fins de cette chasse à grand spectacle qui se célèbre à grand renfort de cacophonie après s'être préparée dans le silence des maisons et des collines.

Le charivari, s'il est une agression que la violence apparente au drame, appartient aussi au domaine ludique — ses règles ritualisées lui servent de garde-fou. Quelquefois, le burlesque prédomine comme le montre l'exemple « C » cité dans la première partie : une femme avait abandonné son mari dont le nom de famille était « Fluét » pour un autre qui s'appelait « Pesant ». Le sel de ce changement patronymique avait été fort apprécié et on en avait fait des gorges chaudes. Mais là ne s'arrêta pas le comique de l'histoire puisque le second époux ne se laissa pas impressionner par ceux qui étaient venus l'assiéger chez lui, musicalement, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il sortit et poursuivit ses poursuivants. Le village put alors vivre en direct le gag du chasseur chassé. Ce gag, d'ailleurs, s'est souvent répété, lors des nombreux « tustets » qui sont des formes affaiblies du charivari. Ils s'exercent à l'encontre soit de personnes jugées plutôt antipathiques, mais auxquelles on ne peut reprocher rien de précis, soit d'amis que l'on veut plaisanter un soir. Dans ce dernier cas, il existe une sorte de connivence entre les deux parties.

Le charivari, tantôt sévère et guerrier, tantôt plus gentiment rieur, a donc deux faces comme Janus. Sa réalité est complexe et variable. Il forme un tout dont il est difficile d'isoler les composants. On peut toutefois affirmer que, né d'une communauté, il en met en scène les croyances, les angoisses, les conflits sous-jacents. En cela, il est une représentation.

Le charivari comme théâtralité.

« Dans une société où le domaine public est solide, il y a des affinités entre la scène et la vie : il y a quelque chose de comparable dans l'expérience expressive que la foule vit dans les deux sphères », affirme Richard Sennet dans *Les Tyrannies de l'intimité*. La vie à Calmont illustre parfaitement cette remarque. Malgré l'extension croissante du domaine privé qui a toujours existé, permettant à l'individu de se sécuriser dans l'espace clos des maisons et de résister aux agressions extérieures, le domaine public est resté vigoureux. Nul ne peut enfreindre sans risque les usages codifiés qui régissent le monde du travail, des loisirs et des échanges. Chacun se conforme bon gré, mal gré et joue les rôles qu'on attend de lui de la manière la plus évidente possible. Le villageois incarne la Serviabilité quand il lui faut aider un voisin, même si son concours n'est pas dépourvu d'arrière-pensées. Il incarne le Bonheur partagé quand on lui annonce un mariage. Pareillement, il devient la statue de la Compassion quand il apprend que la maladie ou la mort ont frappé un membre de la communauté. Il connaît si bien et depuis toujours l'attitude jugée idéale qu'il l'adopte comme d'instinct. Ainsi s'affirme-t-il comme être particulier et, en même temps, il joue. Quand il goûte les plaisirs du compagnonnage viril, il sait qu'on doit le percevoir comme un joyeux drille et il force sur la paillardise. Dressé par l'apprentissage journalier de la représentation, il ne lui est pas difficile de franchir le pas et de devenir, pour un soir, si l'occasion s'y prête, un véritable comédien, terme qui ne contient aucune connotation péjorative.

C'est pourquoi, le groupe des célibataires de Calmont a conçu immédiatement ce charivari et que les trois « oubliés » l'ont réalisé, sans avoir conscience de changer d'âme, ou de nature. La topogra-

phie sans mystère du village s'est muée en décors. La scène s'est dédoublée permettant au spectacle d'envahir tout l'espace et à chacun de jouer son rôle intégralement. Ce fut alors comme une sorte de théâtre total, une sorte de « happening » populaire. Les victimes n'ont eu qu'à rester ce qu'elles étaient, des victimes figées, manifestant leur désarroi par un regard ou un geste involontaire. Les témoins se contentaient d'assister à l'événement, sans mot dire, mais leur mutisme même révélait la composition de leur comportement et n'est-ce pas cela qui définit l'acteur ? La comédie qui se déroulait les faisait accéder pendant un laps de temps assez bref à leur vérité de voyeur, leur voyeurisme latent, mais tenace, brillait dans les yeux de leurs voisins et amis, occupant alors le premier plan. Il apparaissait aussi dans les victimes.

Simultanément, là-haut, tapis dans la nuit et le bois, les véritables moteurs de l'action ne se souciaient pas d'être vus, ils œuvraient dans l'ombre. Ils n'avaient pas besoin d'être vus puisqu'ils savaient se faire entendre. Ombre et lumière, silence et bruit donnent à ce charivari une tonalité irréaliste qui souligne cette dénonciation si criante d'une fausseté.

Le spectacle est réussi. Il est vrai que son canevas est ancestral, qu'il est tissé depuis toujours et que la seule improvisation possible réside dans la cacophonie ou plutôt dans son organisation car la cacophonie elle-même a une fonction qui n'a jamais changé : elle exprime le hiatus, la disjonction. La Commedia dell'Arte est réinventée, réactualisée dans cette pièce en un acte, sœur des jugements carnavalesques, mais qui ne laisse pas de rappeler la statue du commandeur, du juge qui ne sort pas des profondeurs de la terre, mais dont l'image sonore s'impose des hauteurs. Le tonnerre justicier proclame et réalise le châtement dans la simultanéité la plus parfaite. La représentation est alors achevée, l'histoire conclue. Il est frappant de constater que le seul acte public du charivari en est la conclusion, comme si l'imitation théâtrale d'actes réprouvés prenait le relais d'un récit maintes fois ressassé pour le transformer en discours et en commentaire par l'amplification des discordances musicales.

En effet, tout se condense dans ce charivari : menace, sanction, opinion. L'absence de paroles est remarquable. Elle est avantageusement remplacée par un langage symbolique qui est plus fort que les mots, plus suggestif et bien plus utile et efficace qu'eux. Il a la puissance et la portée d'un cri. Il se présente à la fois comme une vocifération, ce terme étant pris à la fois dans son sens étymologique et dans sa connotation morale, et comme une plainte un peu douloureuse. Il sert à exprimer ce que les conventions sociales interdisent de dire à haute-voix : le mécontentement que suscitent certaines

conduites, mais aussi l'humiliation de ne pas être reconnu, du moins dans ce cas précis où il est revendication de justice. En fin de compte, il apparaît comme un langage à la fois direct et détourné, mais toujours intense. Il autorise l'extériorisation des vérités intérieures qu'elles soient affirmation du « sauvage », de la solitude au sein de la communauté.

Le charivari accorde un langage à ceux qui n'en ont pas parce qu'ils en ont été privés par une longue habitude de soumission aux usages et par la crainte de ceux qui appartiennent en apparence à la race des seigneurs. C'est pourquoi, il entretient une grande familiarité avec l'ivresse qui signe l'impossibilité d'assumer son être et avec la scatologie, dérision et agression par la souillure, mais aussi affirmation de soi. Alain Corbin dans « *Le miasme et la jonquille* » ne pense-t-il pas que « autant que refus des disciplines, le jeu d'ordure ou son simulacre verbal se font reconnaissance d'une position ».

Dans ces conditions, la vérité ne peut se dévoiler que masquée, prudente — son déguisement c'est « l'inversion parodique ». Elle révèle l'envers des choses pendant un temps libéré, mais qui lui est compté et elle brouille les cartes si bien qu'il est difficile de comprendre quel est le but principal du charivari. Bien sûr, c'est un mécanisme de régulation sociale, une tentative de « colmatage » des fissures, mais cette tentative, si elle est couronnée de toutes les marques extérieures du succès, reste un échec car la situation condamnée ne se modifie que rarement. Si changement il y a, comme à Calmont, le temps et les difficultés inhérentes à chaque couple en sont les seules causes.

Pour moi, le charivari est une défaite consentie à l'avance sur le plan pratique. Le tribut exigé des amants, symbolique et dérisoire, ne constitue qu'une faible compensation aux désordres provoqués. C'est que sa véritable finalité se cache ailleurs, dans la recherche du pouvoir et sa mesure. Elle implique une comparaison entre les différents modes de domination. Qui pèse le plus dans la balance ? Le pouvoir de l'argent joint au capital d'instruction ou bien le caractère implacable du jugement communautaire pour celui qui ne peut s'extraire de la collectivité sans en défier les normes ? Le charivari fait prendre à chacun conscience des limites à ne pas franchir, mais il est magnanime. Il octroie aux uns la possibilité de vivre au grand jour ce qui était autrefois caché et accorde aux autres une revanche pour dissimuler leur faiblesse.

A Calmont, ce sont les forts qui ont bien tiré leur épingle du jeu puisque Françoise a été élue au Conseil Municipal, mais les juges qui espéraient devenir des héros ont regagné leur place obscure. Le plus faible a été le grand perdant. Son isolement s'est accru, souligné par le peu de voix que sa candidature à la mairie a « ramassées ». Il a bien

compris la leçon et au lieu de se laisser isoler passivement, il creuse toujours davantage l'écart qui le sépare des autochtones et se glorifie de son retrait.

*

* *

Une évidence et peut-être même un truisme me permettra de conclure : seule une connaissance approfondie, quoique imparfaite, du milieu social qui l'a nourri et qu'il a en retour enrichi permet de comprendre la signification du charivari. Les anecdotes que j'ai rapportées ne paraîtront pas, j'espère, inutiles. Elles m'ont semblé éclairer plus vivement les interprétations proposées et montrer que cet événement souvent présenté comme archaïsme est en réalité bien vivant puisqu'il n'est pas plaqué artificiellement sur la monotonie quotidienne de l'existence paysanne, comme ces fêtes dites « populaires » que l'on s'efforce de recréer et qui n'amuse personne. Le charivari s'inscrit dans une continuité de croyances, de rites ayant conservé leur sens. Il est la vie même qui prend, lorsqu'il y a lieu, des formes de comportement usuelles, mais grossières, exhibées. S'il est chasse, s'il est théâtre aussi, c'est que chaque chasseur recèle aussi un comédien et que peut-être, au village, on peut seulement donner en spectacle cette quête intense, mais vaine, d'un pouvoir impossible à modifier.

Béatrice CLERGUE

BIBLIOGRAPHIE

BERNHARD (Thomas). *L'origine. Simple indication*. Paris : Gallimard, 1973.

CORBIN (Alain). *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social. XVIII^e et XX^e siècles*. Paris : Aubier-Montaigne, 1982.

FABRE (Daniel). *La fête en Languedoc*. Toulouse : Privat, 1977.

GARCIA LORCA (Frédéric). *La maison de Bernarda Alba*. Paris : Gallimard, 1973.

LE GOFF (Jacques), SCHMITT (Jean-Claude), ss. la direction de. *Le charivari*, Actes de la table ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977) par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et le Centre National de la Recherche Scientifique. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales ; Paris, La Haye, New-York : Mouton Éditeur, 1981.

SENNET (Richard). *Les tyrannies de l'intimité*. Paris : Le Seuil, 1979.

VIDAL-NAQUET (Pierre). *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*. Paris : Découverte/Maspéro, 1981.

UNE CHANSON « CHARIVARIQUE » DU PAYS DE SAULT

Ste-Colombe-sur-Guette, 1857

Les campagnes occitanes ont été le théâtre, au siècle dernier, de transformations profondes jalonnées de conflits politiques qui ont retenu l'attention des historiens. Ces derniers ont maintes fois signalé l'existence de textes chantés lors des charivaris organisés en période électorale. L'affrontement du Curé et de l'Instituteur, sous la Troisième République, est un autre lieu commun des récits sur notre proche passé. Mais, si les textes sont signalés, ils sont rarement reproduits. Pourtant leur contenu, leur style aussi fruste soit-il, et leur musique qu'ils empruntent souvent à un répertoire bien connu, sont essentiels à la compréhension de l'événement à l'occasion duquel ils sont élaborés.

Il est remarquable que l'argumentation utilisée dans la « guerre scolaire » des années 1880-1914 glisse constamment, tout au moins au niveau local, du domaine politique au domaine moral, sexuel enfin. Ainsi, dans la presse locale, les congréganistes sont-ils rejetés dans les rangs des ivrognes sadiques et, en réponse, les maîtres d'école laïques sont présentés par leurs adversaires comme des corrupteurs de la jeunesse. Cette classification, peu politique en apparence, que les notables des deux bords n'hésitent pas à employer dès qu'une affaire prend quelque ampleur, rencontre les thèmes de prédilection des affrontements villageois. L'on sait aujourd'hui que le charivari jugeait souvent, à l'occasion de la sanction d'un comportement matrimonial déviant, un comportement social plus global et globalement réprouvé. Aussi est-il important de posséder les textes eux-mêmes et donc, dans un premier temps, de verser au dossier les pièces disponibles.

Le texte présenté ici n'est pas à proprement parler une chanson de charivari, et nous savons peu de choses des conditions de son élaboration. Si la méconnaissance de son contexte interdit de risquer une interprétation par trop hasardeuse, il vaut d'être publié tel quel en attendant l'analyse d'un ensemble mieux situé. Deux raisons essentielles à cela : il s'agit d'un texte de 1857 qui vient avant les « charivaris électoraux » pyrénéens des années 1870 et après les « théâtres parodiques » de 1848 dans la plaine languedocienne.

D'autre part, il est l'œuvre d'un curé contre un instituteur en un temps (le Second Empire) où le second est sensé être soumis à l'autorité sans appel du premier. En fait, l'école primaire échappe déjà au desservant qui voit se dresser contre lui la volonté d'une administration extérieure représentée par les inspecteurs et l'autonomie de l'administration communale dans l'acceptation du maître d'école. Le « demi-savant », « l'astronome », le « maréchal de France » est désormais installé dans la communauté comme un défi à l'autorité morale du curé. Peu importe que l'animosité vienne en premier lieu d'une alliance réprouvée ou d'un procès politique dans un contexte que nous ne connaissons pas : il n'en reste pas moins que l'argument du texte mêle inextricablement les deux motifs. Le pouvoir de l'instituteur dans la commune, sa « richesse » apparente, est conjuré par l'invocation d'un soulèvement destiné à le chasser et à le ruiner. Être porc, ou tout au moins porcher, le plus vil des métiers, tel eût été son destin. Le nouvel ordre des choses en a décidé autrement. Le desservant dépossédé se replie alors dans son église pour y composer le texte vengeur :

« Il n'y a que les jeunes gens qui vont le voir chez lui qui la savent puisqu'ils la chantent ensemble et qu'il leur promet de leur donner la première communion, cela fait que ce n'est qu'avec difficulté que j'ai pu me la procurer : il paraît qu'il y a encore deux couplets que l'on n'a pu me donner. L'instruction de dimanche dernier ferait le digne pendant de la rime incluse... Je crois qu'il n'est pas hors de propos de vous dire qu'il renvoie les enfants qui vont à l'école primaire en leur disant que puisqu'ils vont chez M. M. ils ne doivent pas aller chez lui, ce qui prouve fort bien que ce n'est que pour contrarier l'école primaire qu'il a attiré les jeunes gens chez lui. » (Lettre du maire à l'inspecteur primaire de Limoux).

« Le desservant les ferait chanter le soir aux adultes filles et garçons, qu'il reçoit au presbytère. Je vous les envoie avec une traduction que m'a faite une personne plus habituée que moi au patois du pays de Sault ». (Lettre de l'inspecteur primaire à l'inspecteur d'Académie).

On trouvera ci-dessous le texte original (mais transcrit en graphie classique) accompagné de la traduction évoquée dont les maladresses et incises ont été conservées :

I.

*Venètz entendre una cançon
corrètz, venètz de seguida
d'un òme sans rason
vos dirèm la conduite*

*Se crètz un mièg sabent
conneissètz aquel òme
es un gròs insolent
del pais l'astronòme*

II

*Vejètz aquel ventràs
e mai aquela testa
es digne d'un porcàs
qu'òm apela la bèstia*

*Son sòrt era porquier
sans la bona fortuna
l'an nomat conselher
dins aquesta comuna*

III

*Per le faire sofrir
Ismaèl veni vite
se'l podiàs fer morir
ben ne sarian pus quiti*

*A la bòrda d'En Marquet
ela b'es l'anat atendre
t'en dirà son caquet
ja te'l farà comprendre*

IV

*Aquò es tot son socís
de menaçar sa bela
de la faire morir
d'i brutlar la cervèla*

*Aquò es son digne sòrt
de se detruire après ela
el prefera la mòrt
a un fusil de tela*

Venez entendre une chanson
courez, venez vite
d'un homme sans raison
je vous direz la conduite

Il se croit un demi-savant
vous connaissez cet homme
c'est un gros insolent
du pays c'est l'astronome

Voyez quel ventre !
et encore quelle tête !
il est digne d'un cochon
qu'on appelle la Bête.

Son sort était d'être porcher,
sans la bonne fortune
(mais) on l'a nommé conseiller
dans une commune

Pour le faire souffrir
Ismaël viens vite ;
si tu pouvais le faire mourir
nous en serions bien plus quitte

A la métairie de Marquet
elle est allée l'attendre...
elle te le dira et son caquet
te le fera bien comprendre.

C'est là tout son souci
de menacer sa belle
de la faire mourir...
de lui, brûler la cervelle

(oui) c'est là son digne sort,
(puis) de se détruire après elle
(car) il préfère la mort
à une besace de toile.

VII

*El l'i promet d'argent
e belcòp de richessa
si le fasiàn contés
el la farià contessa*

*Non l'escotarà pas
ela vòl estre saja
de l'ostal te'n iràs
li ditz ambe coratge*

VI

*Le jorn des eleccions
d'un procès el se mela
el traduïtz a Limós
tot le monde de glèisa*

*Tu n'etz pas tresorier
tu etz dins l'infortuna
en estant conselher
tu troplas la comuna.*

VII

*La nèit de l'Estabat
dins la setmana santa
el fa le scelerat
quand tot le monde canta*

*Sans se servir d'estòc
al trauc de la saralha
el i fotèt un bròc
Oc ! la bela canalha*

VIII

*Repren ton gròs martel
vaurien, frapa l'enclutge
pren-te garda a la pèl
as causat un delutge*

*Es totjorn a cercar
coma los cans de caça
del beure, del manjar
ne'n corritz qu'après la traça*

Il lui promet beaucoup d'argent
et beaucoup de richesse
si on le faisait comte
il la ferait comtesse.

Elle ne l'écouterà pas,
elle veut être sage !
De la maison tu t'en iras
lui dit-elle avec courage.

Le jour des élections
il se mêla d'un procès :
il traduisit à Limoux
tout le monde d'Église.

(Mais) tu n'es pas riche
tu es dans l'infortune ;
en étant conseiller
tu trompes la commune.

La nuit du Stabat (Vendredi-St)
pendant la semaine sainte
il fit le scélérat.

Pendant que tout le monde
chantait]

Sans se servir d'étau
au trou de la serrure (de l'église)
il foutit un broc :
Oh ! la belle canaille !

Reprends ton gros marteau,
Vaurien frappe l'enclume,
(mais) prends garde à ta peau
(car) tu as causé un déluge
de maux)]

Tu es toujours à chercher
comme font les chiens de
chasse :]
de boire et de manger
tu ne fais que courir après la
trace.]

IX

*Se'n crei grand avocat
quand el pòrta toina
es pelat coma un rat
s'i regardatz l'esquina*

*Paure dins son ostal
paure dins sa toilèta
n'aurà ni un carnabal
nimai una jaqueta*

X

*Avèm volgut sofrir
avèm presa paciència
es temps de'l far partir.
dins nòstra coneissença*

*N'a ensenhat que le mal
dins aqueste vilatge
caçatz aquel paucval
armadis de coratge*

XI

*Dins la trapa agafat
coma un reinard sans cua
le vesèm repossat
de chagrin el se tua*

*Es son prumier mestier
de flatar las novelas
del riche penchenier
caressa las piuselas*

XII

*Le Bousquet a quitat
le marechal de França
aci el s'es retirat
per se ramplir la pansa*

*Corrompre les mainatjons
carrotar la Junessa
d'assassinar les ritons
el comanda la tessa*

Il se croit un grand avocat
quand il porte une *touine*
mais il est pelé comme un rat
si vous lui regardez l'échine.

Pauvre dans sa maison,
pauvre dans sa toilette,
il n'aura bientôt pas une guenille
ni même une jaquette.

Nous avons voulu souffrir,
nous avons pris patience,
il est temps de le faire partir.
D'après notre connaissance

Il n'a enseigné que le mal
dans ce village.
Chassez ce malotru,
armez-vous de courage.

Dans un piège il est tombé ;
comme un renard sans queue
nous le voyons repoussé
de chagrin il se tue.

C'est son premier métier
de flatter les donzelles
et d'un riche fabricant
il caresse les pucelles.

Il a quitté Le Bousquet
ce maréchal de France ;
et ici il s'est retiré,
pour bien se remplir la panse,

pour corrompre les jeunes filles,
carrotar la Jeunesse ;
d'assassiner les Curés
il donne l'ordre aux vauriens.

XIII

*Amics d'aquel gascon
vos autres ses collègues
el n'es pas res de bon
fugissétz-le a cent legas*

Amis de ce gascon
vous autres ses collègues,
il n'est rien de bon
fuyez-le à dix lieues.

*'Davant tot un public
estendut sus la palha
de son melhor amic
el sarà la risalha*

Devant tout un public,
étendu sur la paille,
de son meilleur ami
il sera la risée.

XIV

*A Alquart comprará (?) vin
per faire de tapatge
per les faire chanter
ne dona als mainatges*

A Alquert il a acheté du vin,
pour faire du tapage,
et pour les faire chanter
il en a donné aux enfants.

*A Axat le traduirà
se trobant sans ressorça
tot li ba negarà
pus d'argent dins la borsa.*

A Axat on le traduira ;
il se trouvera sans ressource ;
tout le monde le niera
il n'aura plus d'argent dans la
bourse]

Dominique BLANC

UN CHARIVARI A TRAUSSE-MINERVOIS EN 1925

«Lorsqu'un veuf, étranger, prend une fille aux jeunes du village, on doit lui faire charivari s'il ne paie pas une petite réception à la jeunesse, c'est la tradition.»

En fait, Jules Prax, 26 ans en 1925, n'avait jamais connu de charivari à Trausse-Minervoïs. D'ordinaire, les futurs mariés, candidats involontaires au charivari, dédommageaient à temps les jeunes en leur payant à boire.

Le futur marié, originaire de Carcassonne, par ailleurs ami et camarade politique de notre interlocuteur, s'avérant démuné pécuniairement, les jeunes s'adressèrent, non sans un malin plaisir, au futur beau-père qui reçut l'émissaire la canne en l'air.

Cinq ou six jeunes du village décidèrent alors de créer une bande de charivari, officialisée en « Société » : « La Silencieuse » était née. Silencieuse car J. Prax ayant reçu la visite du percepteur des droits d'auteur s'abstint d'ajouter des paroles à l'air qu'il créa, air unique interprété à l'extérieur par le groupe.

La « société » accompagnait cet air de divers instruments : clairon, cor de grelots de cheval, tambour, tambourins, cymbales, couvre-plats, bassines usagées. Le groupe se forma autour de celui qui s'autoproclama chef de musique, les membres de la bande, célibataires d'âges divers, s'engageaient à n'avoir aucune autre activité artistique hors de la « Silencieuse ».

Le futur beau-père, contre qui le charivari était en fait dirigé, était incarné par un membre de la société, vêtu d'une blouse traditionnelle et d'un foulard, l'ensemble des « sociétaires » était affublé de chapeaux dissemblables et extravagants, seul le chef de musique mimant le marié portait redingote et haut-de-forme prêtés par un habitant du village. Quoique la manifestation fut bien accueillie par les habitants, les gendarmes de Peyriac-Minervoïs, village voisin, vinrent rapporter au chef de la musique que l'on s'était plaint de « tapages nocturnes injurieux ». Après leur avoir interdit de passer le seuil de sa maison, celui-ci leur assura qu'il n'y avait pas de « tapage nocturne » après l'heure légale, ce que vint constater la maréchaussée lors des « concerts ».

Annoncées dans les journaux, les sorties eurent lieu sur la place du village, « noire de monde » ; les spectateurs venaient de Caunes, de Peyriac et même de Félines pour assister à ce qui devint vite un événement.

Lors des sorties de ce charivari, qui empruntait des éléments aussi bien à la bande de Carnaval qu'aux « Sociétés » de village, le chef de la musique entamait le monologue suivant :

« Moi, Henri Canne, professeur de boxe et de canne à la Barbacane, cousin de l'Abbé Canne résidant à Cannes qui écrase une canne avec sa bécane... »

Au dernier coup de 21 h, la bande s'engouffrait au café Vèze, dit bistrot « Badinguet » (du surnom réactionnaire donné à Napoléon III et à ses partisans par Victor Hugo) qui tolérait les répétitions et les bals...

La Silencieuse reçut dans le village un accueil chaleureux et unanime, terni par une plainte émanant des futurs beaux-parents auprès du procureur de la République de Carcassonne.

Le jour de la noce, le « groupe » suivit le cortège, 20 mètres en arrière, en jouant son air. Hormis la belle-famille, seul un invité prit mal la chose, agressa verbalement les suiveurs, les provoqua... sans résultat.

La Silencieuse s'arrêta bruyamment à une centaine de mètres de l'église. Habituellement, à la sortie de la messe, le cortège faisait le tour du village, mais l'on s'en priva, la noce se repliant promptement. La Silencieuse organisa alors son propre banquet de mariage à l'hôtel local.

Le charivari avait vécu. Quatre jours après, le marié discutait aimablement avec le chef de la musique. Il ne restait plus à la jeunesse qu'à se rabattre sur les « tustets »...

Jean-François SAÏSSET

Compte-rendu :

« L'épopée perdue de l'Occitan »

J.-C. DINGUIRARD, *Via Domitia* n° 2, 1983

Le dernier numéro de *VIA DOMITIA*, publié par l'Université de Toulouse-Le Mirail, est essentiellement consacré à un long essai, hélas posthume, de Jean-Claude Dinguirard, sur « L'épopée perdue de l'occitan ». La vieille hypothèse, si discréditée, qu'il a existé une épopée médiévale en occitan, dont les poèmes de Guillaume d'Orange demeurent les témoins privilégiés, quoique rédigés en français par un poète du Nord, Dinguirard la reprend sur nouveaux frais, avec intrépidité et passion.

Il s'agissait pour lui de relever des traces, des indices, de suivre des pistes effacées et, dans cette quête — là est la surprise —, quelque chose comme l'intime sentiment d'une gasconité ne lui était pas moins utile que la connaissance de Raymond Roussel ou que le savoir de l'ethnolinguiste qu'il était professionnellement.

Les faits sont de deux sortes. Les uns de nature linguistique, philologique : révélant qu'il y eut, au moins partiellement pour ces poèmes, traduction de l'occitan en français. Les autres sont d'ordre ethnographique, ou historique, et c'est là le plus passionnant.

Dinguirard tente un premier dénombrement de thèmes, de circonstances ou de faits, susceptibles d'étayer sa thèse d'une origine méridionale, occitane, « narbonnaise » pour tout dire, du cycle de Guillaume d'Orange. Premier dénombrement, car il avait bien conscience de n'en être qu'aux commencements d'une entreprise qui serait sans doute fructueuse, mais de longue haleine, et où il espérait peut-être ne pas continuer seul.

Ainsi passons-nous des oliviers qui fleurissent dans le poème français au personnage de Guibourc, la femme de Guillaume, la soit-disant Sarrasine : rien de plus contraire aux institutions matrimoniales de la France du Nord que son rôle dans le poème, rien de plus étranger aux autres héroïnes de la poésie épique. Un tel personnage, pour Dinguirard, témoigne de la persistance d'un état de société très archaïque, d'une sorte de Gascogne vasconne, c'est-à-dire pré-indo-européenne, non assujettie au système des Trois Fonctions. Dans une telle société relevant de l'organisation dualiste, si grandes devaient être la liberté, la souveraineté de la femme, qu'un poète

français, cleric de surcroît, ne peut la concevoir que comme « sarra-
sine », alors qu'elle n'était peut-être que commingeoise ou bigour-
dane, ou fuxéenne... Une telle hypothèse aurait aussi le mérite
d'éclairer le problème des origines de l'amour courtois, dans une
Aquitaine encore fabuleuse, au bord du mythe, sorte de Far-West
aux confins brumeux de notre Empire du Soleil, à la découverte de
laquelle Jean-Claude Dinguirard s'avancit, armé de science et de
passion, d'un étrange et rare Gai Savoir. Car tel était bien, me
semble-t-il, le véritable objet de son travail. On dit que d'autres s'en
seraient approchés, comme le Bernard Manciet du *Triangle des
landes*.

La route était longue, la mort est arrivée avant. L'originalité de
Dinguirard était grande certes. Mais il m'apparaît qu'elle relevait
aussi de quelque chose de collectif, forgé à Toulouse autour de Jean
Séguy, de sorte qu'il n'est peut-être pas improbable d'espérer qu'un
jour la quête soit reprise...

« Veirèm Bèrra ! » disait-on autour de Mistral.

Pierre BERGES

Revue des Revues

Alpes de Lumière, rue Saunerie, 04870 Saint-Michel-l'Observatoire. N° 82/83, avril 1984. Deuxième volume des « Blés de l'Été : les moissons en Haute-Provence ».

Ce numéro, réalisé par Pierre Martel, est consacré aux techniques des moissons en Haute-Provence. 112 pages.

Annales de Normandie, Logis des Gouverneurs, Château, 14000 Caen. Trimestriel, n° 3, octobre 1983.

Noté : Le loup aux XIV^e et XV^e siècles en Normandie (Xavier Halard) p. 189-197 ; Introduction à l'étude des surnoms individuels, sobriquets de la région de Saint-Hilaire-du-Harcouët (Mikael Madec), p. 273-288.

N° 4/5, décembre 1983. Bibliographie normande 1982, établie par M. Nortier, avec le concours de J.-J. Bertaux. 99 pages.

Les Cahiers de l'Iroise, Société d'Études de Brest et du Léon, G.-M. Thomas - 11, rue de Royan, 29100 Brest. Trimestriel, janvier-mars 1984.

Noté : L'aménagement traditionnel de l'exploitation des algues dans le Léon (Pierre Arzel), p. 25-30.

Cahiers de la Mémoire, Groupement d'Études Rétaises - 15, rue du 14-juillet, 17740 Sainte-Marie-de-Ré. Trimestriel, n° 13, automne 1983.

La vie maritime à Ars-en-Ré au XIX^e siècle (René Brunet), p. 3-28.

N° 14, hiver 1984. Moulins à marée de l'Île de Ré (Pierre Tardy), p. 3-28.

Connaissance du Pays d'Oc, Boîte Postale 1034, 34006 Montpellier Cedex. Bimestriel, n° 62, mars-avril 1984.

Noté : Visions de Pont-Saint-Esprit (Jacques Durand), p. 6-11 ; Une dynastie de taillandiers (Fernand Poirot), p. 12-17 ; Saint-Bourrou priez pour nous (Olivier Astruc), p. 24-29, pèlerinage des vigneronns de Marcillac (Aveyron) le lundi de Pentecôte ; Soixante ans de secrets : un braconnier gersois (Olivier Astruc), p. 56-61.

Centre-Ouest (Revue de la Société d'Études Folkloriques du),
La Tour de Biracq, Grandjean, 17350 Saint-Savinien. Bimestriel,
Tome XVIII, n° 120, janvier-février 1984.

Noté : La vie et la mort sous l'ancien régime, l'exemple de la
paroisse de Manot (Pierre Boulanger), p. 26-49 ; Les cimetières
familiaux (Yves Bourdonneau), p. 59-62.

Tome XVIII, n° 121, mars-avril 1984.

Noté : les « creux de maisons ». Compte-rendu de l'enquête :
« Curieux détails d'architecture » (J. Fortin), p. 87-97 ; Procédés de
chasse et de pêche de deux notables campagnards au XVIII^e siècle
(Jacqueline Gay), p. 98-106 ; Trois textes d'humour populaire, p.
107-112 ; Un conte de Jean-le-Sot (communiqué par René Urbain),
p. 113-118.

Comminges (Revue de), Société des Études du Comminges -
2, rue Thiers, 31800 Saint-Gaudens. Trimestrielle, Tome XCVII, le
trimestre 1984.

Noté : État des paroisses de l'Archiprêtre de Muret de 1833 à
1845 (Abbé A. Dumail), p. 85-93.

Conflent, « Les Castors », 66500 Prades. Bimestriel, n° 127,
1984.

Numéro consacré à l'étude des Corbières catalanes (Philippe
Balayer), 72 pages.

Eklitra, Association Culturelle Picarde - 88 bis, rue Gauthier-
de-Rumilly, 80000 Amiens. N° 38, 1984.

Scolarisation et fréquentation scolaire dans la Somme au XIX^e
siècle (Philippe Pauchet), 21 pages.

Ethnologia, Société d'Ethnographie du Limousin et de la Mar-
che - 7, rue du Portail-Imbert, 87000 Limoges. Trimestriel, nos 25,
26, 27, 28 - 1983.

Numéro spécial : L'échange et l'honneur, une société rurale en
Haute-Corrèze (Anne Stamm), 322 pages.

Ethnologie française, Musée des Arts et Traditions Populaires -
6, route du Mahatma-Gandhi, 75116 Paris. Trimestriel, Tome 13,
n° 4, octobre-décembre 1983.

Numéro spécial sur les ostensions limousines.
Tome 14, n° 1, janvier-mars 1984.

Noté : Refaire le corps. Les déformations volontaires du corps de l'enfant à la naissance (Jacques Gélis), p. 7-28 ; Les œufs du Vendredi Saint dans le folklore français (Jean-Pierre Albert), p. 29-44 ; Mythologie des métiers. A propos de « Légendes et Curiosités des métiers » de Paul Sébillot (Nicole Belmont), p. 45-46.

Études Corses, Association des Chercheurs en Sciences Humaines. Domaine Corse, B.P. 24, 20250 Corte.

Numéro double (20-21, 1983) consacré à la publication des Hommages à Fernand Ettori. Ce deuxième volume regroupe les études relatives à l'ethnologie et à la linguistique.

Études sur l'Hérault, Les Amis de Pézenas, boutique du barbier Gély, Marché au Bled, Pézenas 34120. Bimestriel, n° 1-2, 1984.

Numéro spécial : Villeneuve, une manufacture en Bas-Languedoc, 72 pages.

Folklore de Champagne, Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois, Rumilly-lès-Vaudes, 10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. Trimestriel, n° 86, janvier 1984.

Approche d'un habitat rural en Champagne Méridionale (Jean Déguilly).

N° 87, mars 1984. La maison du Vigneron aubois.

Grande Bourgogne, Revue de la Fédération Folklorique de Grande Bourgogne, Madame Dureault, Moroges, 71390 Buxy. Semestrielle, n° 26, 1^{er} semestre 1984.

Numéro spécial sur l'alimentation quotidienne en Bourgogne, 29 pages.

Lemouzy, Bulletin de la Société Historique et Régionaliste du Bas-Limousin - 13, place Municipale, 19000 Tulle. Trimestriel, n° 90, avril 1984.

Noté : La vita d'un molin en Corresa (Clair Mahé), p. 343-356.

Le Monde Alpin et Rhodanien, Musée Dauphinois - 30, rue Maurice-Gignoux, 38031 Grenoble Cedex. Trimestriel, n° 3, 1983.

Numéro spécial : Claude Arnaud, une mémoire de Saint-Véran (Hautes-Alpes). Vie traditionnelle et patois queyrassins, 101 pages.

N° 4, 1983. Numéro consacré à l'architecture rurale dans les Hautes-Alpes, 120 pages.

Mythologie Française, Société de Mythologie Française, Lycée Félix-Faure, 60021 Beauvais. Trimestriel, n° 132, janvier-mars 1984. Sixième fascicule des Actes du Congrès d'Angoulême.

Noté : *Éléments pour une géographie sacrée urbaine à Angers* (R. Delavigne), p. 1-26.

Parlers et Traditions Populaires de Normandie, M. Jacques Mauvoisin - 45, rue Alexis-Carrel, 50000 Saint-Lo. Trimestriel, Tome 16, fascicule n° 61, 1983-1984.

Noté : *La culture du blé d'hiver il y a 50 ans* (J.-P. Bourdon), p. 11-18 ; *La « communion » au Pays de Caux et au Canada français* (Anne-Marie Desdouits), p. 31-36.

Quercy-Recherche, Boîte-Postale 123, 46005 Cahors. Bimestriel, n° 56, janvier-février 1984.

Noté : *« Le Feyt des Cabanes » (1828-1897), un singulier paysan de Peyrilles en des temps révolus* (Maurice Rouget), p. 32-42.

Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est, Université des Sciences Humaines, C.R.E.S.S. - 22, rue Descartes, 67084 Strasbourg Cedex. Annuelle, n° 12 et 12 bis, 1983.

Noté : *Textes pour l'identité alsacienne. Objet, méthode, perspectives* (Eve Cerf), p. 81-96 ; *Le travail de la mémoire chez un ouvrier et un artisan alsaciens* (G. Herberich-Marx, F. Raphael), p. 97-123 ; *Étude de deux milieux ruraux en Franche-Comté* (S. Bulle, D. Jacques), p. 179-198 ; *Éléments du bestiaire populaire alsacien* (B. Hell), p. 199-210 ; *Des bergers transhumants en France du Nord-Est* (C. Mechin), p. 210-222 ; *« L'imaginaire dans la conception du temps en pays viticole alsacien : étude du calendrier des travaux »* (I. Bianquis), p. 275-284.

Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, Hôtel Pams - 18, rue Émile-Zola, 66000 Perpignan. Bulletin annuel, 1983.

Noté : *Une mascarade anticléricale à Perpignan en 1827* (F.-G. Belledent), p. 51-64 ; *« Els hortolans de Sant Jaume »*. Pour une anthropologie historique d'une des plus anciennes communautés rurales et professionnelles du Roussillon (Jacques-Gaspard Deloncle), p. 65-68 ; *El conceptisme en les « Tragedies de la Passio » rosseloneses* (Pep Vila), p. 93-101.

Terrain, Carnets du Patrimoine Ethnologique, Mission du Patrimoine Ethnologique - 4, rue de la Banque, 75002 Paris. Semestriel, n° 2, mars 1984.

Numéro consacré aux recherches engagées en anthropologie industrielle.

Via Domitia - 56, rue du Taur, 31000 Toulouse. Semestriel, n° 2, 1983.

Noté : L'épopée perdue de l'occitan (Jean-Claude Dinguirard), p. 1-105 ; Chansons populaires, recueillies à Lanne-Soubiran et à Maupas dans le Gers (par Jean Ducamin), p. 107-148.

Bulletin de la société royale Le Vieux-Liège, M.-F. Robert - 17, rue Auguste-Ponson, 45000 Jupille-s./Meuse. Trimestriel, Tome X, n° 224, janvier-mars 1984.

Noté : Quelques notes sur un jeu disparu « faire revenir l'oiseau sur la crosse » (Roger Pinon), p. 459-465.

Brads, Bolletino del repertorio e dell' atlante demologico sardo. Cattedra di Storia delle Tradizioni popolari, Facoltà di Lettere, 09100 Cagliari, Italie.

Noté : Trasformazioni e recuperi nel regime alimentare italiano. Il caso Sardegna (E. Delitala), p. 16-25 ; Il lessico botanico campidanese e il destino sardo di Labor (M. Lörinczi Angioni), p. 26-34 ; Materiali per lo studio del Carnevale in Sardegna. Saggio di repertorio della voce maschere (Luisa Orru), p. 41-84

Ethnologia Europaea, revue internationale d'ethnologie européenne, Verlag Otto Schrvartz et Co, Annastrabe 7, D- 3400 Göttingen. Volume XIII, 2, 1983.

Noté : Cultural Ecology of Old Cultivated Plants in the Carpathian Area (Béla Gunda), p. 145-179 ; Folklore Function in the Development of Creativity. An overview of Hungarian experiences and some general examples (Vilmos Voigt), p. 180-188.

Folklore suisse, Bulletin de la Société suisse des Traditions Populaires, Institut suisse de folklore, 19 Augustinergasse, 4051 Bâle. Bimestriel, fascicule 5/6, 1983.

Noté : La divisione del lavoro tra uomo e donna nella società tradizionale verzaschese (Paolo Binda), p. 67-87.

Le Pays Gaumais, Musée gaumais, rue d'Arlon 38-40, 6760 Virton, Belgique. 42^e et 43^e années, 1981-1982.

Noté : Les maisons rurales traditionnelles de Rachecourt en Lorraine belge : Étude chronologique, de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle (Claude Feltz), p. 47-86 ; L'artisanat de la vannerie à Saint-Mard (Raymond Saussus), p. 109-156.

La Ricerca Folklorica, contributi allo studio della cultura delle classi popolari, diffusé par Grafo edizioni 24124 Brescia, via A. Bassi, 20, Italie. Semestriel, n^o 8, octobre 1983.

Numéro consacré à la médecine populaire en Italie.

iv 8787 40-38 non A d'Arhon 38-40 6780

A paraître :

LOCUTIONS COMPARATIVES LANGUEDOCIENNES

Cet ouvrage, dont la parution est annoncée pour juin 84, comprend une préface de Max Rouquette, une introduction, un index des comparants ; les locutions sont suivies d'une traduction et d'une explication éventuelle.

Sembla renegat de l'esperit sant ; blanc coma les tetas d'un riquet ; espalmat coma una fauca ; paure coma un rat de glèisa ; més embarrassat qu'un rat qu'avià raubat très nogas ; es un castèl d'osses.

Max Rouquette voit dans ces formules « un véritable matériel conservatoire du vocabulaire occitan ». Elles sont, poursuit-il, « le royaume de l'image, images nées du génie d'oc au temps où ses hommes avaient encore la liberté, le pouvoir et le goût de vivre dans leur langage comme dans leur patrie. Ce qui nous dicte le devoir de n'en rien laisser perdre ».

Christian Camps l'a fort bien compris. Au cours d'enquêtes menées à travers le Biterrois, il a pu recueillir plus de 1350 locutions comparatives.

Cet ouvrage, qui les rassemble par champs lexicaux, apparaît comme le complément indispensable des dictionnaires. Les nombreuses questions soulevées par ce travail témoignent de son intérêt et de sa richesse.

« Le pouvoir de ces locutions, de ces formules, c'est de survivre dans la mémoire quand tout le reste en est parti », affirme Max Rouquette.

Ce livre en souscription au prix de 50 F franco, peut être commandé à : **M. Christian CAMPS - 4, rue de la Vérité, 34300 Agde.**

Viennent de paraître :

Vòla, Vòla. Guiraud. Cançons, formuletas e rondas d'Albigès.

Association la Talvera, 13 carriera del Colombièr, 81600 Galhac.

Au temps passé, Goulier en Vicdessos. Chroniques d'un village ariégeois par Robert Reulle et René Soueix.

L'ouvrage peut être commandé chez M. Robert Reulle - 42, rue du 10-Avril, 31500 Toulouse.

Le numéro 194 - 195 (été-automne) de la revue consacré à la Civilisation pastorale sera diffusé au mois de septembre.

La revue signalera les ouvrages ethnographiques qui lui seront envoyés.

Les envois et la correspondance concernant la rédaction doivent être adressés à :

FOLKLORE Maison Mot
91, rue Jules Sauzède - 11000 Carcassonne

IMPRIMERIE GABELLE
CARCASSONNE

Commission paritaire N. 21752
Dépôt légal : 3^e trimestre 84